

JOURNAL DES DEMOISELLES.

HISTOIRE DES ARMES DES VILLES DE FRANCE.

Comme les blasons de famille occupent la première place dans les archives des anciennes maisons, les armoiries des villes font une partie importante de leur histoire; ce sont les titres authentiques de la noblesse du peuple. A ce point de vue leur étude offre un intérêt réel et une connexité incontestable avec les annales du pays.

La conservation des titres de distinction que le blason des villes consacrait, fut longtemps pour elles l'objet de grands soins.

Souvent elles composaient elles-mêmes les emblèmes qui s'y réunissaient; elles les empruntaient à un souvenir de leur fondation, à une page brillante de leur histoire, à une tradition ancienne, à une légende naïve ou terrible: quelquefois ces nobles marques leur étaient attribuées par concession du prince, en mémoire de la part prise par les habitants à la défense du territoire, ou en récompense de quelque service rendu à la chose publique.

Certaines armoiries offrent un symbole dont l'origine remonte jusqu'à l'époque de l'indépendance de la Gaule: celles de Paris, par exemple; d'autres, comme celles d'Arles et de Nîmes, sont des monuments de l'occupation romaine; quelques-unes portent l'empreinte d'une pièce de monnaie du moyen âge, emblèmes contemporains, pour la plupart, du commencement de ces villes.

Un grand nombre de ces armoiries ont subi de graves altérations depuis leur origine, et ont perdu dans ces changements une partie de l'intérêt historique qui s'y attachait; plusieurs les ont entièrement perdues aux époques de troubles, dans les guerres de religion ou les querelles de parti, et ont dû s'adresser à la notoriété publique pour les reconstruire.

Avant la révolution de 1789, il y avait en France quarante communes auxquelles était réservé le droit exclusif d'être représentées officiellement par leurs maires, au

sacre du roi. Ces communes privilégiées portaient le titre de bonnes villes, et avaient pour marque distinctive, dans leur écu, le chef (1), de France, c'est-à-dire d'azur, chargé (2) de trois fleurs de lis d'or posées en fasce (3), ou semé de France et chargé de fleurs de lis, sans nombre fixe.

Plusieurs de ces bonnes villes n'usèrent pas des privilèges que leur accordait ce titre; il fut ensuite étendu à quelques autres.

Nous donnons ici, comme renseignement utile, le nom des bonnes villes : Abbeville, Aix, Amiens, Angers, Antibes, Avignon, Besançon, Bordeaux, Bourges, Caen, Cambrai, Carcassonne, Colmar, Cette, Clermont-Ferrand, Dijon, Grenoble, Lille, Lyon, Marseille, Metz, Montauban, Montpellier, Nancy, Nantes, Nîmes, Orléans, Paris, Pau, Reims, Rennes, la Rochelle, Rouen, Strasbourg, Toulon, Toulouse, Tours, Troyes, Versailles, Vesoul.

La République de 1793 fit disparaître le blason des communes, en même temps que celui des familles.

L'Empire reconstitua la noblesse ancienne, et en créa à côté une nouvelle; il rendit à l'une ses blasons, et en créa pour l'autre. Les villes purent reprendre leurs armoiries, et un décret fixa à trente-six le nombre des bonnes villes. De ce nombre étaient les villes conquises : Turin, Bruxelles, Anvers, Gand, Liège, Aix-la-Chapelle, Alexandrie, Genève, Mayence et Nice. Les villes françaises qui avaient perdu leur rang étaient : Abbeville, Aix, Antibes, Avignon, Cambrai, Carcassonne, Colmar, Cette, Montauban, Nîmes, Pau, Toulon, Troyes et Vesoul. On ignore le motif de l'élimination de ces villes; Toulon, surtout, qui avait été le point de départ du

général Bonaparte, aurait pu espérer la conservation de son rang, du souvenir de l'empereur Napoléon.

Un décret vint plus tard qui arrêta qu'aucune ville ne pourrait prendre d'armoiries sans l'autorisation impériale. Ce même décret partagea les communes en trois ordres et fixa, pour leurs armoiries, la marque distinctive de chacun d'eux.

Napoléon accorda aux bonnes villes un chef de gueules (1) chargé de trois abeilles d'or placées de fasce; aux villes de second ordre, dont les maires assistaient à la nomination de l'empereur, sans avoir le privilège d'assister à son sacre, un franc quartier (2), à dextre d'azur, chargé d'une N d'or, surmontée d'une étoile rayonnante, de même; enfin aux villes du troisième ordre, dont les maires étaient à la nomination des préfets, un franc quartier à senestre, de gueules, chargé des mêmes pièces d'argent.

« Les villes du premier ordre, lisait-on dans ce décret, auront pour couronnement une tour crénelée, au naturel, d'où s'échapperont, en façon de lambrequins, deux cornes d'abondance, d'azur, fleuries et fruitées d'or, posées en sautoir, un feston de chêne et d'olivier étant supporté par elles, et se nouant au point où elles se croisent; enfin celles du troisième ordre seront surmontées d'une corbeille d'argent, garnie d'épis au naturel, laissant échapper, en façon de lambrequins, deux rameaux de pampres. »

Ce décret ne parut pas strictement obligatoire dans toutes ses dispositions, et quelques recueils donnent des ornements qui diffèrent en tous points de ceux qu'il prescrit. Ainsi, l'auteur de *l'Armorial de l'Empire*, d'accord avec les indications qui se trouvent dans les concessions d'armoiries de cette époque, surmonte l'écu des bonnes

(1) *Chef* : pièce au haut de l'écu, et qui en occupe le tiers.

(2) *Chargé* : semé, couvert, orné.

(3) *Fasce* : milieu de l'écu.

(1) *Gueules* : rouge. Ce mot vient de gueule, mot arabe qui signifie rose rouge.

(2) Premier quartier de l'écu.

villes : « d'une couronne murale à sept créneaux d'or, sommée (1) d'un aigle naissant, pour cimier, traversée d'un caducée contourné, auquel sont suspendues deux guirlandes, l'une à dextre, de chêne ; l'autre, à senestre, d'olivier, le tout d'or, nouées et attachées par des bandelettes de gueules ; aux villes du second ordre, une couronne murale à cinq créneaux, d'argent, traversée d'un caducée contourné, auquel sont suspendues deux guirlandes, l'une à dextre, d'olivier, l'autre à senestre, de chêne, le tout d'argent, noué et attaché par des bandelettes d'azur ; aux villes du troisième ordre, une corbeille remplie de gerbes de blé, d'or, à laquelle sont suspendues des guirlandes de sinople (2) nouées et attachées par des bandelettes de gueules. »

Les pièces qui entraient dans les armoiries de la monarchie déchue étaient interdites, ce qui obligea certaines villes à changer entièrement leur blason ; les abeilles et les aigles remplaçant partout les fleurs de lis.

A la restauration, Louis XVIII rétablit les armoiries des villes telles qu'elles étaient avant la révolution, et invita les municipalités à justifier des droits de leurs communes aux emblèmes qui les composaient : entreprise difficile qui n'eut qu'un commencement très-imparfait d'exécution ; la plupart des villes avaient repris leurs anciennes armes avant d'y être autorisées, sans s'inquiéter d'en rechercher l'origine et l'explication.

En 1830, les fleurs de lis des chefs de France ont disparu des écussons placés sur les monuments publics, où elles ont été, la plupart, remplacées par trois étoiles d'or ; quelquefois aussi l'ancien chef d'azur a fait place à un chef triparti aux couleurs nationales. Dans plusieurs cas, le chef primitif a été supprimé sans être remplacé.

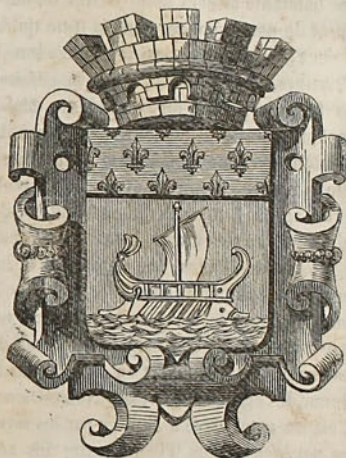
(1) *Sommée* : surmontée.

(2) *Sinople* : vert.

Les entourages des armoiries sont des ornements qui ne ressortent que de la fantaisie ; le blason, c'est-à-dire la composition de l'écu, constitue à lui seul les armes d'une ville ou d'une famille. Sa forme varie suivant les armoristes et quelquefois suivant les peintres ou les graveurs.

PARIS.

Paris porte : de gueules, au navire antique d'argent, voguant sur des ondes de même, au chef orné de France.



Une ordonnance des commissaires du conseil, en date du 2 février 1699, fixa légalement ces armoiries dont Paris était depuis longtemps en possession : on les trouve identiques sur une médaille de Louis XII. Suivant la plupart des auteurs, elles furent accordées aux échevins de la ville par Philippe-Auguste, en 1190, époque de la création de ces magistrats municipaux, et l'un d'eux ajoute qu'on y fit figurer un navire, parce que l'île du palais où se trouve la cathédrale a cette forme. D'autres ont supposé, assez gratuitement, que ce navire était l'attribut d'Isis ; des Égyptiens ou des Grecs auraient apporté

le culte de cette déesse aux bords de la Seine, avant l'invasion romaine.

Il y a une explication plus naturelle et plus satisfaisante de la présence de cette barque antique dans les armes de Paris. Un navire pareil figurait sur le sceau de la corporation de la *Marchandise de l'eau* qui précéda les échevins dans l'administration de la ville, et dont l'origine paraît presque contemporaine de la ville elle-même.

La domination romaine fit à Paris une condition politique difficile et peu favorable. Les habitants avaient montré trop d'énergie et de persévérance, dans la lutte qu'ils avaient soutenue contre la soumission à l'étranger, pour espérer, après la défaite, les bonnes grâces du vainqueur. Mais, quelques années seulement après César, la position exceptionnellement avantageuse que la nature elle-même avait choisie pour la courageuse Lutèce, et qui en faisait nécessairement un des grands centres de la navigation des Gaules, ne tarda pas à lui donner une importance réelle. Un témoignage irrécusable de cette importance, un titre authentique de l'origine de la nef de ses armes, fut découvert en 1711, sous le chœur de l'église cathédrale de Notre-Dame, C'est un autel élevé à Jupiter par les *nautes parisiens*, sous Tibère, entre les années 13 et 37 de Jésus-Christ.

Ces *nautes* étaient une puissante corporation de négociants qui ont occupé sous les Romains les premières charges de la municipalité. C'est là, il n'en faut pas douter, l'origine des *marchands de l'eau*, connus ensuite sous le nom collectif de *Hanse*, et qui formèrent plus tard le corps municipal de Paris.

La police de la ville se régularisa sous Philippe-Auguste, en 1222, et la hanse parisienne fut définitivement constituée. Au douzième siècle, c'était la plus puissante des associations qui faisaient le commerce de la capitale. Louis le Gros, en 1121, et Louis le Jeune, en 1170, lui ac-

cordèrent des privilèges par lesquels elle disposait exclusivement de la navigation de la Seine depuis Villeneuve-Saint-Georges jusqu'au pont de Mantes, ou au moins jusqu'au Pecq.

Ces privilèges furent confirmés, avec quelques modifications, en 1192 et 1204. Aucun marchand étranger ne pouvait expédier par eau des denrées, dans ces limites, sans être tenu de prendre pour associé un membre de la hanse parisienne, avec lequel il devait partager la marchandise ou le bénéfice de la vente.

La Bourgogne et la Normandie réclamèrent en vain contre ce monopole qui fut constamment maintenu par les rois : protection intéressée, car ils avaient la moitié des amendes, et plus la bourgeoisie était riche, plus elle était en état de faire face à la taille et aux autres impôts. Louis VII avait donné aux marchands de la hanse le port de la Grève et celui de Saint-Landry qui pourvoaient la Cité ; mais le progrès du commerce rendit ces ports insuffisants, et en 1213 ils obtinrent la permission d'en établir un nouveau en face de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, aujourd'hui quai de l'École. La hanse étendit aussi son autorité, en achetant de Philippe-Auguste, en 1220, les criages de Paris, ou les criées de marchandises à vendre dans la ville, ainsi que le droit d'établir et de révoquer à volonté les jurés crieurs. La même transaction lui céda aussi la petite justice et les *lods et ventes*. Les chefs de la marchandise de l'eau nommaient les mesureurs de grains et de sel, les courtiers, les jaugeurs, et en général tous les préposés à la vente des vivres et des combustibles.

Les rivières étaient, à cette époque, les routes naturelles du commerce ; les chemins, déjà fort imparfaits par eux-mêmes, étaient rendus impraticables par des obstacles et des périls de toutes sortes. Cela explique comment les marchands de l'eau se trouvaient à la tête du commerce de Paris,

et comment les chefs de cette importante corporation parvinrent, par degrés, à être regardés comme les chefs même de la commune, supérieurs à la bourgeoisie et aux métiers.

Le prévôt et les échevins jurés de la hanse formèrent sous saint Louis la municipalité parisienne. Ils se réunissaient en un lieu nommé la maison de la Marchandise ou le Parloir aux bourgeois. Le plus ancien était établi dans la vallée de Misère, quai de la Mégisserie; plus tard il se trouvait entre le grand Châtelet et la chapelle Saint-Leufroy; ensuite près de l'enclos des Jacobins, entre la rue Saint-Jacques et la place Saint-Michel. Enfin, en 1357, le corps municipal quitta ce dernier local pour s'établir dans la maison aux piliers, qu'au seizième siècle remplaça l'hôtel de ville.

À l'entrée du roi Charles VI à Paris, on remarquait parmi les présents du prévôt des marchands et des échevins, une nef pesant neuf vingt et dix marcs (1) d'argent doré, d'un travail précieux.

Cette municipalité avait divers privilèges, parmi lesquels ceux de garder leurs enfants, de tenir fiefs nobles et arrière-fiefs, d'user de brides d'or et autres ornements appartenant à la noblesse, et de prendre armes de chevalier, comme les nobles d'origine : prérogatives qui leur furent conservées jusqu'à la révolution de 1793.

Les commencements, la marche progressive, la puissance de cette corporation nous paraissent l'explication la plus rationnelle de la présence du navire antique dans les armes de la ville de Paris.

JULES LOUVET.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

EN EL ALBUM DE UNA SEÑORITA.

¿ Viste de un cielo nublado
Brillantes gotas caer?
Pues oye, niña del alma,
Eso se llama llover.

¿ Y del cielo de tus ojos
No viste á veces bajar
Gotas iguales? Pues, niña,
Eso se llama llorar.

Nubes y penas humanas
Gotas y lágrimas son :
Del mar las nubes salieron,
Las penas del corazón.

MADRAZO.

SUR L'ALBUM D'UNE JEUNE FILLE

Vois-tu d'un ciel nuageux
Tomber des gouttes brillantes?
Eh bien, écoute, fille de mon âme,
Cela s'appelle pleuvoir.

Et du ciel de tes yeux
Ne vois-tu pas quelquefois tomber
Des gouttes pareilles? Or, ma fille,
Cela s'appelle pleurer.

Les nuages et les peines humaines
Sont des gouttes et des larmes :
Les nuages montent de la mer,
Les chagrins montent du cœur.

D^r. JUST.

ÉNIGME HISTORIQUE.

D. Quel est l'empereur romain qui fut proclamé par les Parisiens ?

(1) 190 marcs : le marc pesait 16 onces.

CLARISSE DE SOMERGHEM.

CHRONIQUE FLAMANDE.

I.

C'était sous le règne de Henri II, cinquième roi depuis la conquête de l'Angleterre par les Normands, Londres n'était pas encore telle que nous la voyons aujourd'hui, répandant sur un territoire immense sa population toujours excitée par la fièvre du travail; elle n'accueillait pas encore dans ses *docks* magnifiques les richesses de l'univers, elle n'ouvrait pas encore aux pas de l'étranger ses rues superbes, gigantesques, dont les beaux palais servent de voile à de si hideuses misères (1). Mais elle possédait déjà les trois choses qui, maintenant encore, excitent l'admiration des voyageurs : son noble fleuve, la *Tour*, blanche et antique, baignant dans la Tamise ses pieds de granit, et sa cathédrale de Westminster, portant dans les nues ses tours majestueuses et hardies. Le palais des rois s'élevait non loin de ce lieu consacré aux royales sépultures, et des étroites fenêtres de leur demeure ils pouvaient voir les murailles où ils avaient été couronnés, et où, couchés dans la poudre, les attendaient leurs prédécesseurs. Henri II, assis dans son cabinet, devant une table couverte de chartes et de diplômes, lisait un manuscrit dont le contenu semblait lui causer une violente impatience; son front se ridait, ses yeux lançaient des éclairs, et froissant enfin le papier, il le jeta brusquement loin de lui, en s'écriant :
« Ah ! maudit Gascon ! si je te tiens ja-

mais en Angleterre, tu auras moult le temps de faire des sirventes dans la tour de Cardiff ! »

C'étaient quelques vers de Bertrand de Born, le troubadour aquitain, qui, par leur verve âpre et railleuse, avaient ainsi ému le courroux du puissant roi (1).

Il se leva, s'approcha de la fenêtre, regarda quelques groupes d'écuyers et de chevaliers qui se promenaient au dehors, sur une terrasse que baignait la Tamise, et puis il donna un coup de sifflet : un varlet accourut.

« Quelqu'un attend-il audience ? »

— La damoiselle de Somerghem s'est rendue aux ordres de Votre Grâce.

— Qu'elle entre ! »

La portière retomba et se souleva encore une fois pour donner passage à une jeune dame qu'accompagnait une vieille suivante qui se tint à l'écart, assise sur un banc de chêne, dans l'embrasure d'une profonde fenêtre. Le roi vint au-devant de la jeune fille, la salua galamment et la conduisit vers une chaise sculptée, placée auprès de son fauteuil. Elle s'inclina, releva son voile et laissa voir des traits ravissants de douceur et de modestie, une figure noble, où l'âme se reflétait dans toute sa splendeur : loyale, intelligente et calme. Le roi parut la regarder avec un plaisir qui dérida son front soucieux, et prenant la parole, il dit :

« Ça, damoiselle, vous doutez-vous pourquoi je vous ai mandée ? »

— Non, Monseigneur, mais les inten-

(1) On sait qu'au centre des plus beaux quartiers de Londres, se trouvent les *cours* hideuses où végète la population pauvre de cette ville, misérable entre toutes les autres.

(1) Bertrand de Born, poète gascon, ennemi acharné de Henri II, fomenta par ses vers et ses épigrammes la discorde qui existait entre le roi et ses fils.

tentions de Votre Grâce ne peuvent être que bienveillantes, car je sais que lorsque je perdis mon honoré seigneur et père, le roi d'Angleterre lui-même daigna me servir de tuteur.

— Ainsi l'avais-je promis à mon féal ami, Hugues de Somerghem; il était d'une race fidèle à la mienne, son aïeul vint autrefois de Flandre et passa la mer avec Guillaume le Conquérant; son père avait servi le mien; il fut lui-même mon compagnon d'armes, et en me faisant votre tuteur, damoiselle Clarisse, je n'ai fait qu'acquitter une dette de cent années. Mais un devoir encore me reste à remplir... ne le pensez-vous pas?...

— Je l'ignore, Sire.

— Réfléchissez bien : n'est-il pas temps de vous pourvoir d'un mari jeune, riche et de noble lignage? »

Clarisse ne répondit pas.

« Belle pupille, poursuivait le roi en souriant, vous ne parlez mie, mais je connais mes obligations, et le mari est tout choisi. Que direz-vous du plus riche et du plus courtois chevalier de ma cour, de celui qui, plus que tout autre, a place dans ma familiarité, du fils de Gilbert enfin? »

— Thomas Becket!

— Lui-même. Eh bien, qu'en pensez-vous? »

La jeune fille leva les yeux sur Henri avec une modeste assurance, et lui dit :

« Sire roi, vous m'étonnez! Thomas, fils de Gilbert, n'est-il pas destiné aux ordres sacrés? »

— Oui, en effet... mais aucune promesse ne le lie encore... Thomas est libre, et il portera le casque au lieu de la mitre, l'épée au lieu de la crosse. Vos belles possessions de Flandre et d'Angleterre auront un brave défenseur, vous serez femme d'un vaillant baron et de l'ami fidèle du roi Henri.

— Sire, cela ne sera pas.

— Que dites-vous là, damoiselle? vous plaisantez, je pense; mais, par la lumière

du front de Notre-Dame! comme disait mon aïeul, le moment est mal choisi!

— Sire, je ne plaisante pas et n'en éprouve nulle envie.

— Alors, vous me résistez donc? Voilà du nouveau! Vous ne voulez point épouser Thomas Becket?

— Sire, je ne serai pas la femme de celui qui avait choisi l'Église du Christ pour épouse, je ne le détournerai point de la voie qui lui est tracée.

— Quelle voie, ma mie? une voie de plaisirs et d'intrigues? Voyez-le, sur la terrasse, là-bas, avec mes fils et leurs fauconniers; il est le plus vif, le plus enjoué, le plus railleur, le plus prompt à parier, à jouer, à disputer, le plus lent aux affaires sérieuses. Est-ce à cette voie de folies et de gais passe-temps que votre conscience se fait un scrupule de le ravir?

— Non, Sire, non, pas à celle-là. Thomas vivra d'une autre vie, il est promis à une autre destinée... les présages qui ont entouré son berceau annoncent les vues de Dieu sur lui : me préserve le ciel d'être un obstacle à une telle gloire (1)!

— Quelle gloire?

— Celle d'honorer la sainte Église romaine par l'effusion de son sang.

— Becket, un martyr! ah! la bonne prophétie! Belle pupille, on ne vous écouterait guère plus que la Cassandre des Troyens.

— Peu importe, Sire; votre incrédulité n'empêchera point l'accomplissement des arrêts du ciel.

— Trêve à ces sottises! Encore un coup, consentez-vous à épouser Becket?

— Jamais! et pour que Votre Grâce ne doute pas de mes intentions, je lui demande la permission de quitter sa cour, de me retirer en Flandre, où je prendrai le voile dans un monastère. Le Seigneur sera ma portion et mon héritage, et ce dessein que Dieu m'avait mis au cœur de-

(1) Voir : *Journal des Demoiselles*, année 1844, la Fille du Reiss.

puis longtemps, recevra, par les paroles de Votre Grâce, un plus prompt accomplissement.

— Vous êtes décidée ? dit Henri en fronçant les sourcils et serrant les lèvres.

— Oui, Sire, je le suis.

— Vous refusez l'alliance que je vous propose ?

— N'en déplaît à Votre Grâce : j'en ai choisi une plus noble.

— Vous me refusez votre obéissance ?

— Parce que je veux la vouer au roi du ciel.

— Vous n'avez pas réfléchi que je puis confisquer vos biens et vous réduire à la pauvreté d'une serve ?

— Que sont les richesses à qui va faire vœu de pauvreté ? »

Le roi avait contraint sa colère durant ce rapide dialogue, mais elle éclata dans son regard et dans le son bref de sa voix, lorsqu'il dit brusquement à la jeune fille :

« Sortez ! je n'ai plus rien à vous dire ; mais je n'oublierai pas qu'aujourd'hui je vous ai trouvée rebelle à mes volontés.

— Et moi, je n'oublierai jamais les bontés dont Votre Grâce m'a honorée ; je m'en souviendrai devant Dieu... »

En disant ces mots, Clarisse s'inclina et se retira. Henri fit quelques tours dans le cabinet, il s'approcha de la fenêtre, regarda les jeunes courtisans qui s'entretenaient encore sur la terrasse, et alla tout à coup les rejoindre. Le groupe s'ouvrit en voyant approcher le roi ; les princes, Henri le Jeune, Richard, le *Cœur de Lion*, ôtèrent leurs toques à la vue de leur père ; le petit Jean vint se jeter à son cou ; mais le roi se contenta de les saluer de la main, et s'approchant d'un homme jeune encore, aussi remarquable par la mâle beauté de ses traits que par l'élégance de sa parure, il l'attira à lui, lui prit le bras et le mena au bord de la terrasse.

Lorsqu'ils furent éloignés du groupe, Henri dit à son compagnon :

« Ami Becket, ton mariage avec la belle

Clarisse est rompu avant la noce ; notre belle pupille a refusé le fiancé que je lui proposais.

— Pourrais-je demander à Votre Grâce le motif de ce refus ? dit le jeune homme d'un ton froid et amer.

— Tu ne le devinerais pas ! s'écria le roi en riant aux éclats ; la damoiselle de Somerghem ne veut pas mettre obstacle à la sainte carrière qui t'est réservée ; selon elle, tu seras prêtre et, qui plus est, martyr. »

A ce mot, le visage de Becket changea ; au mouvement de la fierté blessée succéda une expression de gravité profonde ; il regarda devant lui, n'écoulant plus les plaisanteries du roi, et il semblait qu'un tableau, visible pour lui seul, se fût soudain révélé à ses regards.

« Qu'as-tu donc ? dit enfin le roi ; regrettes-tu les beaux manoirs de Clarisse, ses grasses prairies de Flandre et ses châteaux d'Angleterre ? As-tu envie de te faire clerc, ainsi que tu te l'étais proposé jadis ? S'il en est ainsi, je te jure, comme roi portant la couronne, et chevalier portant le ceinturon, que tu seras archevêque de Cantorbéry et primat d'Angleterre !

— Ne jurez pas, sire roi, s'écria vivement Thomas, ne jurez pas ! Voyez, poursuivit-il en relevant un pan de sa robe de velours, voyez l'homme édifiant, le saint homme que vous voudriez charger de si augustes fonctions ! D'ailleurs, vous avez sur les affaires de l'Église des vues auxquelles je ne pourrais me prêter, et je crois que si je devenais archevêque, nous ne serions plus longtemps amis ! (1) »

Le roi rit encore plus fort, et prenant son favori par le bras, il le ramena vers les princes et les courtisans.

II.

Plus de vingt ans s'étaient écoulés. Une

(1) Paroles historiques.

orageuse soirée de novembre avait engagé les habitants de la petite ville de Bourbourg, en Flandre, à regagner leurs logis, même avant l'heure du couvre-feu ; tout était clos, tout était paisible, et le vent s'engouffrait à plaisir dans les rues obscures et désertes. Dix heures venaient de sonner au clocher de l'abbaye de Notre-Dame, située encore au dehors des murailles de la ville ; là aussi, tout dormait : les religieuses avaient regagné leurs cellules en échangeant le pieux salut du soir ; les cloîtres étaient silencieux et éclairés seulement par une lampe qui veillait au pied de l'image de Marie, patronne du monastère ; une autre lampe, emblème fidèle d'un cœur ardent, brillait dans la chapelle, suspendue devant le tabernacle, et laissait voir, à ses pâles feux, une religieuse, à genoux, immobile dans sa stalle, et priant encore à l'heure où ses compagnes goûtaient déjà le repos de la nuit. Absorbée dans une méditation intime, elle ne semblait prêter aucune attention aux voix menaçantes de l'orage, aux coups de vent qui faisaient gémir les vitraux et agitaient la flamme de la lampe dans sa prison de cristal ; aux torrents de pluie qui, par intervalles, ruisselaient sur les fenêtres et qui, balayés tout à coup par une haleine impétueuse, laissaient voir le livide croissant de la lune, perdu dans les nuées comme un frêle esquif sur une mer en tourmente. Les bruits extérieurs ne parvenaient pas à son âme ; elle priait, elle s'unissait à ce Dieu, son époux, caché à l'ombre des tabernacles ; elle répandait son cœur devant lui, et parcourant des yeux de l'esprit la terre entière, elle s'unissait aux âmes saintes dans leur amour et leurs adorations, elle se joignait à ce chœur admirable, formé par les bonnes œuvres, les vœux, les soupirs des justes, et qui monte vers le ciel, comme la vapeur odorante de l'encens. Son âme, élargie par la charité, touchait de l'aile à toutes les misères humaines, afin de les montrer au souverain

consolateur. Sa charité tout intellectuelle ne refusait à aucune souffrance l'aumône de la prière : elle visitait le mourant au chevet de son agonie et le recommandait à son juge, recueillait les larmes de l'affligé pour les offrir au puissant ami des hommes et gémissait sur les fautes du pécheur devant le Dieu qui est toute miséricorde.

Entraînée par l'ardeur de sa prière, elle répéta plusieurs fois à demi-voix :

« Ne viendrez-vous pas, Seigneur, au secours de votre Église, de votre épouse ? Ayez pitié, mon Dieu ! ayez pitié de nous, car nous sommes abreuvés d'humiliations ! notre âme est rassasiée de mépris, nous sommes la risée des orgueilleux ! Levez-vous donc, Seigneur, et venez à notre secours ! Songez à l'Angleterre affligée ! »

En achevant ces mots, elle ouvrit le psautier placé devant elle, et ses yeux tombèrent sur ces paroles du psaume :

« Nous leur avons échappé comme le passereau s'échappe des filets de l'oiseleur. »

« Est-ce une réponse ? » se dit-elle.

Au même instant, au travers des rumeurs de la tempête, elle distingua le bruit de la cloche d'entrée du monastère, agitée avec force par une main vigoureuse, et comme elle se disposait, émue par un sentiment de charité, à aller réveiller la sœur tourière, celle-ci entra dans la chapelle.

S'approchant de la religieuse, elle lui dit : « Ma révérende mère, on sonne avec force à la porte de l'abbaye, ordonnez-vous que le portier ouvre, malgré l'heure avancée ? »

— Oui, sœur Marthe, voici les clefs, allez les lui porter. Si c'est un voyageur qui se présente à la porte de la maison de Dieu, conduisez-le au logis des hôtes, et faites-lui servir une collation.

La sœur sortit, et l'abbesse se remit en prière, disant : « Mon Dieu, prenez pitié des pauvres voyageurs ! Ouvrez-leur un port salutaire dans ces nuits de tempête ;

ouvrez-nous à tous, au sortir de ce monde, le port de l'éternel repos. »

Elle resta assez longtemps en silence, lorsque la sœur Marthe revint et s'approchant, lui dit à voix basse : « Ma mère, le voyageur désire instamment parler à votre révérence.

— Je vous suis, ma sœur. »

Elle rabattit à moitié son voile noir, et quitta la chapelle. Elle traversa les longs cloîtres pavés de sépultures, et dont les gothiques arcades s'ouvraient sur un préau planté d'arbres verts, fouettés en ce moment par l'orage ; elle s'inclina devant les autels placés aux quatre angles de ce vaste carré, et dédiés à Notre-Dame, à l'archange saint Michel, à saint Benoît et à saint Winnox, et après avoir franchi une porte basse et un long corridor, elle arriva au quartier destiné à loger les hôtes envoyés par la Providence.

Un bon feu flambait dans la cheminée de la grande salle de ce logis hospitalier ; une lampe de cuivre, à plusieurs becs, d'une forme presque romaine, maintenant encore en usage dans les campagnes de la Flandre, éclairait les traits du voyageur assis près du foyer.

Il avait passé le milieu de la vie, mais les soucis, les travaux, les peines de l'esprit avaient déjà courbé sa haute taille et marqué de leur ineffaçable cachet ses traits énergiques, et, chose étrange, avec le front d'un héros et d'un roi, il portait le costume d'un mendiant : son grossier manteau de bure était jeté sur une table, et de ses pauvres vêtements, de ses sandales humides s'exhalait, à la chaleur du foyer, une épaisse et moite vapeur. Son compagnon de voyage, assis auprès de lui sur une escabelle, semblait accablé de fatigue ; sa tête oscillait, ses yeux se fermaient, pendant qu'il présentait ses mains à la flamme bienfaisante.

L'abbesse entra et salua le voyageur, en lui disant : « Que Dieu soit avec vous ! »

Il se retourna aussitôt, et la lueur de la

lampe éclaira en plein ses traits majestueux. L'abbesse leva les yeux et le regarda, et comme il faisait un pas vers elle, elle s'avança, tomba à genoux, s'écriant avec des larmes :

« Se peut-il que le primat d'Angleterre ait choisi aujourd'hui pour demeure notre pauvre maison ?..... Est-ce bien lui que je vois ?

— C'est lui-même, ma sœur, répondit Thomas Becket, lui-même, qui, proscrit et fugitif, vient demander l'hospitalité à Clarisse de Somerghem !

— Soyez le bien venu, vous qui venez au nom du Seigneur ! Déjà, j'avais appris que vous étiez persécuté pour la cause du Christ, mes sœurs et moi nous prîmes pour le champion de l'Eglise, mais je remettais à la bienheureuse éternité le bonheur de vous revoir.

— Soyez sûr, répondit l'archevêque avec émotion, que jamais je n'ai offert le divin sacrifice sans songer devant Dieu à celle qui m'indiqua la voie du renoncement et de la croix. Hélas ! noble Clarisse, pendant longtemps j'hésitai à vous suivre, et quoique destiné aux ordres sacrés, mon âme se sentait encore captive sous les chaînes dorées du monde ! Souvenir amer que celui de ces jours écoulés au milieu des festins et des fêtes, dans une cour dissolue dont je partageais les enivrements !

Vous l'avez fuie, ma sœur, vous avez préféré la solitude du cloître à ces fêtes bruyantes, et les noces immortelles au fiancé que vous offrait un puissant roi. L'heure où la lumière céleste se fait jour dans nos âmes sonna aussi pour moi ; Théobald, le protecteur de ma jeunesse et mon prédécesseur au siège de Cantorbéry, insista auprès du roi Henri pour m'obtenir la survivance de ce siège illustré par les saints et les confesseurs. Vous savez, ma sœur, combien j'étais chéri du fier Plantagenet ; déjà, il m'avait revêtu de la charge de chancelier du royaume et de celle de gouverneur de son fils ; aussi, mandé

auprès de lui à Falaise, il me montra la mer, disant : — Allez, et soyez archevêque.

J'obéis, je partis, et peu de jours après, dans l'antique cathédrale de Cantorbéry, je reçus le sacerdoce, la consécration épiscopale et le pallium. Alors, ma sœur, un changement divin se fit dans mon âme : prosterné sur les dalles du sanctuaire, je jurai d'oublier le monde, j'abjurai, dans le secret de mon cœur, les pompes profanes et j'embrassai pour toujours la croix nue du Sauveur. L'onction des pontifes coula sur moi et me revêtit d'une force étrangère, d'une force divine; de ce jour date mon divorce avec le passé. Rentré dans ma demeure, je supprimai ce fastueux cortège de valets, d'hommes d'armes et d'histriens, qu'à l'exemple des courtisans de Henri, j'avais jusqu'alors traînés à ma suite; j'allai, pour mieux me dérober au monde, habiter parmi les chanoines réguliers de ma cathédrale, et plus rapproché du Dieu qui m'avait reçu au nombre de ses prêtres, je pus me nourrir de prière et d'étude, et rechercher les pauvres du Christ que j'avais trop longtemps négligés.

Un accident fâcheux troubla cette vie paisible; je dus résister au roi dans une occasion où il voulait blesser la loi ecclésiastique. Il n'en fallait pas plus pour irriter un monarque jaloux de son autorité. Alors commencèrent entre nous les longues disputes dont le bruit est parvenu jusqu'à vous. Henri voulait dépouiller l'Église d'Angleterre de ces généreuses libertés qu'elle avait reçues de l'Église romaine, sa mère, et dont, moi, le primat, je n'étais que le gardien et le défenseur. J'osai les sauvegarder contre lui, et empêcher que sur ces droits sacrés, immuables, ne vint s'appesantir ce joug de fer de la conquête, ces chaînes étroites de la féodalité, sous lesquelles peuvent se courber des hommes d'un jour, mais non pas l'épouse immortelle de Jésus-Christ. Liberté d'élection, liberté de juridiction, tout devait céder au pouvoir royal, et les évê-

ques devaient être, non plus les pasteurs des âmes, les pères des délaissés... mais les premiers barons du royaume et les serviteurs soumis du roi. Instruit des intentions de Henri, éclairé par mes réflexions et par les hardis conseils de ce clerc que vous voyez et qui est devenu le compagnon de mon exil, je résistai, étouffant en mon cœur le souvenir d'une ancienne amitié, de la main royale tant de fois serrée, du vin bu dans la même coupe, du pain rompu à la même table. Le devoir parlait haut! Et dès ce jour où je m'opposai à celui que j'aurais tant voulu vénérer et chérir, mille pièges environnèrent mes pas, mille amertumes abreuvèrent ma vie. Cité à comparaître devant le parlement pour rendre mes comptes comme chancelier d'Angleterre, fonctions auxquelles j'avais renoncé en arrivant au sacerdoce, j'obéis; je vins à Northampton, je prouvai par témoins que j'avais été déchargé de toutes les obligations de mon emploi de chancelier et je rendis compte des revenus de ma charge. Mais cela ne pouvait suffire à mes ennemis : ce n'était pas mon innocence qu'on voulait, c'était mon abdication, c'est-à-dire une lâcheté qui me rendit à jamais indigne du nom d'évêque et du caractère redoutable dont j'étais honoré. Ah! s'il n'eût fallu qu'abdiquer cette mitre tissée d'épines, déposer ce bâton pastoral, si lourd à ma main, si j'avais pu acheter à ce prix des jours de pénitence, de solitude et de prière, avec quelle joie n'eussé-je pas accompli cet heureux échange! Mais encore une fois, le devoir parlait, et je ne pouvais pas, en ma personne, humilier devant le trône d'un roi, le pouvoir spirituel, le caractère inamovible des pontifes consacrés par l'huile sainte! Ceux que l'Église a marqués de son signe ne peuvent pas déposer leur houlette au premier ordre d'un prince, alors même que cette houlette se change en une croix pesante. Je reparus devant le conseil, auquel s'étaient réunis les évêques d'Angleterre de-

venus mes accusateurs, par crainte de la colère du roi... Je ne vous dirai point, ma sœur, les scènes de violence et d'outrage... Que Dieu pardonne à mes ennemis comme je leur pardonne! qu'il comble de tous les biens ceux qui m'ont appris à connaître la valeur des choses que le monde estime! Rejeté de tous, sauf de quelques humbles serviteurs, je restai seul avec l'image du Christ crucifié, et comme lui, je fus délaissé, en ce moment suprême, par mes plus chers, mes plus intimes, par les confidents de mon cœur et les bien-aimés de mon âme. O mon maître! soyez béni, et pour ces amertumes, et pour ces peines secrètes du cœur, qui, toujours faible en ses malheurs, voudrait se rattacher à la créature! Ce fut ainsi que j'attendis ce qu'on nommait ma sentence. Elle me fut apportée par un homme qui m'avait aimé autrefois : « Écoutez votre arrêt! me dit-il. — Mon arrêt? lui répondis-je. Mon fils, écoute toi-même. Tu n'ignores pas combien j'ai été cher et fidèle au roi, au temps où je gouvernais les affaires de ce monde; c'est pour cela qu'il lui a plu de m'élever au siège de Cantorbéry, malgré ma résistance, Dieu le sait, car je connaissais mon insuffisance... En ce temps-là je fus dégagé de toute obligation séculière, je n'en dois rendre aucune. Je décline ce jugement du roi, le tien, celui des autres, ne pouvant être jugé que par le pape, après Dieu. J'en appelle devant vous tous à son tribunal, je me retire sous la protection du saint-siège et de l'Église universelle (1). »

Je sortis du palais, poursuivi par les menaces des courtisans, et dans la rue, je fus entouré par la foule du pauvre peuple. Ces amis de mon infortune m'accompagnèrent jusqu'au monastère que j'avais choisi pour demeure, et avant de me séparer d'eux, je voulus une fois encore m'asseoir à la même table. On prépara un

grand repas dans les cloîtres, repas de l'Évangile, où les pauvres s'assirent; je mangeai avec eux, heureux de sentir encore sous mes pieds le sol de la patrie et d'entendre parler autour de moi la langue de mes ancêtres. Au milieu de la nuit, menacé par la colère du roi, à qui ma vie pesait, je quittai la ville, j'errai plusieurs jours dans la campagne, mourant de fatigue, caché sous un nom obscur; enfin, une barque de pêcheur me recueillit et me transporta à Gravelines, d'où j'ai gagné votre monastère, désirant, avant de poursuivre mon pèlerinage, me recommander à vos prières. Je vais trouver maintenant le souverain pontife et le généreux roi de France, et abriter sous leur protection, non ma vie qui ne vaut pas d'être disputée, mais l'honneur d'un prélat, mais les libertés ecclésiastiques, qui sont le patrimoine commun de l'Église. »

L'archevêque parla longtemps encore, déplorant les maux de l'Angleterre, plus amers à son cœur que l'exil et la pauvreté; la nuit touchait à son terme, et l'aube éclaira d'une première et rose lueur les murs de la salle. La tempête était dissipée et le jour s'annonçait paisible et serein. Clarisse regarda ces rayons qui sortaient si brillants d'une nuit orageuse; alors s'adressant au prélat, elle dit, en montrant de la main l'orient : « Ainsi, votre renommée sortira éclatante et pure des nuages amassés par la haine et la calomnie. Le présent est amer, mais Dieu vous réserve l'avenir. »

Deux heures plus tard, l'archevêque de Cantorbéry monta à l'autel pour célébrer le saint sacrifice. Clarisse et ses filles participèrent à l'hostie sans tache, unissant leurs vœux pour ce prêtre du Christ, qui déjà avait suivi son Maître au prétoire et dans l'exil, et qui, bientôt peut-être, devait monter au Calvaire pour s'immoler avec lui. Lorsqu'il eut dépouillé ses ornements sacerdotaux, et qu'il fut revenu auprès de l'abbesse et de ses compagnes, afin de prendre congé d'elles et de con-

(1) Cette réponse est historique.

tinuer le chemin du bannissement, Clarisse lui dit :

« Oserions-nous, seigneur, vous prier d'emporter un souvenir de cette humble maison, qui vous a reçu avec tant de respect et de joie ? Nous vous prions d'accepter ce calice dont vous venez de vous servir à l'autel, et chaque fois que vous y consacrerez le corps et le sang du Sauveur, daignez vous rappeler vos pauvres servantes ! »

Le chapelain du monastère, à ces mots, remit à l'archevêque un magnifique calice, dont les ciselures attestaient à la fois l'art le plus ingénieux et la dévotion la plus tendre.

« J'accepte votre don, ma sœur, dit Thomas ; ce gage de votre pieuse hospitalité me sera précieux et cher, et en quel lieu que je meure, je donnerai ordre que ce calice soit rapporté à l'abbaye de Bourbourg. Je pars, je vais à Lille, où le chapitre de Saint-Pierre m'a fait offrir une généreuse hospitalité.... j'en profiterai comme d'une trêve de quelques jours, dans une guerre continuelle, comme d'une ombre calme et douce, au milieu d'une chaleur dévorante. Adieu donc, ma sœur, adieu, mes filles, que la paix et la joie du Seigneur soient avec vous ! »

Il partit revêtu de la bure du pèlerin ; mais la chronique raconte que, le soir, reçu dans une chaumière, comme un pauvre voyageur, il caressa les enfants et leur parla avec douceur, et que ses manières gracieuses, ses mains blanches et délicates, son front majestueux, le trahissant, en dépit de ses humbles vêtements, il vit tomber à ses pieds la famille tout entière, et le paysan flamand, son hôte, s'écria : « Il faut que vous soyez le grand archevêque de Cantorbéry ! » (1)

III.

Au mois de janvier de l'an 1172, un

(1) Historique.

homme se présenta au parloir de l'abbaye de Bourbourg, et demanda l'abbesse. Celle-ci se rendit auprès de lui, et sans parler, il lui offrit une bande de cuir, soigneusement fermée par des agrafes d'argent. Clarisse l'ouvrit d'une main émue, et le calice qu'elle avait donné à Thomas de Cantorbéry s'offrit à ses regards.

« L'archevêque n'est plus ! s'écria-t-elle avec douleur.

— Madame, dit le messager, il est mort, mais il est mort par le glaive.

— Martyr?... Dieu soit béni ! heureux ceux qui lavent leur robe dans le sang de l'Agneau !

— Revenu dans sa patrie et dans sa ville épiscopale, après sept ans de souffrances et d'exil, il a été frappé par les satellites de Henri. Sa mort fut digne de sa vie : il mourut sans peur, plein de joie en songeant à son Dieu, plein de clémence en songeant à ses ennemis. L'épée des assassins était levée sur sa tête, qu'il se recommandait encore au Dieu devant qui il allait paraître, à la Vierge Marie, qu'il avait si chèrement aimée, aux patrons de son église et au bienheureux martyr, saint Denis.

— Le songe de sa mère s'est accompli ! dit l'abbesse les yeux pleins de larmes ; ce manteau de pourpre dont elle avait vu revêtir son fils au berceau, ce manteau si large qu'aucun lien n'en pouvait contenir les plis, c'était la gloire du martyr, qui s'étendra non-seulement sur l'Angleterre, mais sur les contrées les plus lointaines. Partout on invoquera mon bienheureux ami !

— Déjà, dit le fidèle serviteur, j'invoque comme mon patron céleste celui qu'ici-bas j'honorais comme mon maître.

— Nous le reverrons là-haut ! » répondit Clarisse.

Elle fit appeler le chapelain, et le calice doublement précieux fut replacé dans le tabernacle. L'abbesse, à genoux devant l'autel où Thomas avait offert le saint sa-

crifice, pria longtemps, émue de douleur et de joie, disant :

« Glorieux martyr, jadis hôte de cette maison, priez, oh ! priez pour nous ! »

IV.

Deux ans s'étaient à peine écoulés que déjà le ciel avait vengé la cause du martyr. L'Angleterre à genoux proclamait saint celui qui avait tant aimé son Dieu et sa patrie, la chrétienté tout entière l'invoquait comme un nouveau défenseur, et l'Eglise universelle ratifiait les pieuses acclamations des peuples. A mesure que le tombeau de ce prêtre devenait illustre et glorieux, la maison de ses persécuteurs se remplissait d'ignominie. Une puissance vengeresse semblait s'attaquer à la race des

Plantagenets : les fils de Henri étaient ses plus mortels ennemis, et d'accord seulement pour le parricide, ils se haïssaient et se déchiraient entre eux. Le vieux roi, abreuvé d'amertumes, vint s'humilier au tombeau de l'archevêque de Cantorbéry, mais sa race semblait condamnée : il expira seul et désespéré, trois de ses fils moururent sans postérité ; Jean Sans-terre, qui succéda à ses frères, laissa, après une vie infâme, une mémoire odieuse, et cette famille, jadis si puissante, s'éteignit dans la guerre des *Deux Roses*.

Clarisse de Somerghem survécut peu de temps à son hôte et son ami ; elle mourut l'an du Christ 1173. Le calice se conserva dans le trésor de l'abbaye de Bourbourg jusqu'en 1793 (1).

M^{me} ÉVELINE RIBBECOURT.

LA CHARITÉ.

Vierge propice aux malheureux,
Toi que la divine clémence
Le même jour que l'espérance
Du ciel fit descendre pour eux ;

Béni soit ce Dieu tutélaire,
Qui, du sort calmant le courroux,
Versa dans une coupe amère
Ton mie et si pur et si doux !

D'un nuage entourant ses charmes,
Fuyant et le jour et le bruit,
La pitié, l'œil mouillé de larmes,
T'accompagne au sein de la nuit.

Quand l'ombre s'étend plus profonde,
La rosée, au sein des vallons,
S'écoule, invisible et féconde,
Et tarit la soif des gazon ;

Mais révélant ces dons timides
Par qui rajeuniront les fleurs,
Le soleil, en perles humides,
Vient changer les flots bienfaiteurs.

Ainsi, des voiles du mystère
Qu'un bienfait se couvre à nos yeux ;
S'il est ignoré de la terre,
On s'en souviendra dans les cieux ! C. F.

(1) Voir le *Cameracum Christianum*. Bourbourg s'honorait de posséder le calice du saint archevêque ; Auchin et Marchiennes les habits pontificaux dont il s'était revêtu ; Beaucamps-en-Weppes gardait l'écuelle de bois que le saint exilé avait reçue des mains d'un paysan pour étancher sa soif, et Lille montre encore la maison qu'il habita. L'abbaye ou chapitre royal de Bourbourg avait été fondé, en 1699, par Clémence de Bourgogne, épouse de Robert, comte de Flandre. Clarisse de Somerghem en fut la

quatrième abbesse. On sait qu'un des autels de la chapelle de Notre-Dame de Fourvières est également dédié au saint archevêque de Cantorbéry, qui, durant son séjour à Lyon, s'était arrêté devant cet autel, alors en construction, demandant aux chanoines qui l'accompagnaient : « A qui dédierez-vous cet autel ? — Au premier martyr qui honorera l'Eglise de Jésus-Christ, répondirent-ils. » Thomas fut ce martyr.

REVUE DES THÉÂTRES.

Mademoiselle de la Seiglière, comédie en quatre actes et en prose, par Jules Sandeau.

La scène se passe en 1817, au château de la Seiglière, dans le Poitou.

Le théâtre représente un petit salon donnant sur un parterre.

Un jeune homme se présente et entre, malgré les observations de Jasmin, valet du marquis de la Seiglière : « Monsieur n'est jamais visible à pareille heure, dit le valet. — J'attendrai ici, répond en s'asseyant le jeune homme. — Impossible !... le déjeuner est servi dans cette pièce. — C'est pour affaire. — Raison de plus ! Quand monsieur le marquis déjeune, il n'y a pour lui qu'une affaire au monde, c'est son déjeuner... Si monsieur voulait passer dans le parc, il y a un joli monument qui fait l'admiration de tout le pays. — Hein !... vous dites ? demande le jeune homme qui n'a pas écouté. — Je dis que si monsieur le marquis vous trouve ici, il me chassera. — C'est différent ! (Il se lève.) Je vais dans le parc. — Monsieur veut-il que je le conduise ? — Je sais le chemin. — Ah ! fait Jasmin étonné. Quel nom annoncerai-je à monsieur le marquis ? — Aucun. Je repasserai dans une heure. » (Il sort.)

Le marquis entre, sa fille s'appuie sur son bras. « Jasmin ! dit le marquis, est-ce que madame la baronne de Vaubert n'est pas arrivée ? Elle n'a pourtant qu'à traverser l'allée de tilleuls qui sépare nos deux châteaux. Aurait-elle oublié sa promesse de suivre en calèche la chasse de ce jour ? — Mon père, reprend Hélène, madame de Vaubert était hier soir un peu souffrante. — Bah ! bah ! je ne me suis jamais si bien porté (Il s'assied.) La baronne ne vient pas ! et son fils, un Vaubert, ton fiancé,

mon Hélène, se faire attendre un jour de chasse ! — Monsieur le marquis, dit Jasmin. — Qu'est-ce ? — Il est venu pour monsieur le marquis, une visite..... — A cette heure !... — Un étranger qui a refusé de me donner son nom. — Qu'il le garde ! Tu l'as congédié, c'est bien. — Pardon, monsieur le marquis, il est là... — Ah ! Monsieur Jasmin ! pas un mot de plus. Je n'ai pas d'affaire, et celles d'autrui ne m'intéressent pas. Dès que vous verrez venir madame de Vaubert, servez le déjeuner. » (Jasmin sort.) « Le soleil a percé le brouillard, dit Hélène, qui s'est rapprochée de la fenêtre, le ciel s'est éclairci ; les oiseaux chantent sous la feuillée. La belle matinée, mon père ! — Oui, répond-il en se frottant gaiement les mains, l'existence qu'on mène ici vaut, à tout prendre, celle que nous menions au fond de cette ennuyeuse Allemagne. — Mais le souvenir m'en est doux, mon père. — Grand merci ! — C'est là que je suis née, c'est là que repose ma sainte mère ; et quand il a fallu dire adieu à cette terre que vous appelez la terre d'exil, dois-je vous l'avouer ?..... j'ai pleuré ! — Bien obligé ! tu en parles trop à ton aise..... Quand je pense que j'ai passé de 1791 à 1815... Combien cela fait-il ? — Vingt-quatre ans, mon père. — Vingt-quatre ans chez ces mangeurs de choucroute ! — Il n'eût tenu qu'à vous d'abrèger la durée de votre exil. — Je le crois pardieu bien !... Une chose que je ne t'ai pas dite, c'est que Buonaparte, monsieur de Buonaparte, a tout fait pour m'attirer à lui, à force de victoires. — Il paraît, reprend en souriant Hélène, qu'il en a remporté quelques-unes. — Mon Dieu ! je ne dis pas non ; mais à quoi lui ont-elles servi ? Elles n'ont pu triompher de ma résistance, car voilà deux ans seulement que j'ai revu la France, et

je n'y suis rentré qu'avec mon roi. — Bé-
nie soit donc la mémoire de l'homme dont
la probité scrupuleuse vous permit de ren-
trer dans le domaine de vos pères ! — De
qui parles-tu ?... Ah ! bien, bien, de Tho-
mas Stamply, mon ancien fermier. Mais
oui, c'était un vieux brave homme. — Un
digne, un excellent ami. O mon père !
que de reconnaissance ne lui devons-nous
pas ! — Moi ! — Rappelez-vous avec quelle
simplicité touchante il nous reçut au seuil
de cette porte, ses genoux fléchissaient, ses
yeux étaient mouillés de larmes ; il prit votre
main, la baisa et vous dit d'une voix émue :
« Monsieur le marquis, vous êtes chez vous. »
— Eh bien ! est-ce qu'en effet je n'étais
pas chez moi ? — La république avait con-
fiscé tous vos biens. — Jamais je ne lui
ai reconnu ce droit. — Cependant, c'est à
Stamply... — Ah ! je dois dire qu'il m'a
rendu le tout en bon état.... Aussi l'ai-je
comblé d'égards ; du plus loin que je
l'apercevais je lui criais : Bonjour, papa
Stamply, bonjour ! ça le flattait. Et quand
il est mort, tu as désiré qu'il fût inhumé
au fond du parc, qu'on lui élevât un petit
mausolée.... Me suis-je fait tirer l'oreille ?
S'il n'est pas content là-haut, ma foi, il est
bien difficile, et je suis quitte envers sa
mémoire. — O mon père ! vous ne le pen-
sez pas. — Si fait, pardieu ! je le pense. —
Si vous saviez le mal que vous me faites !...
— Voyons, voyons, j'ai eu tort... Embrasse-
moi ! »

Jasmin annonce la baronne et le ba-
ron Raoul de Vaubert. On se met à
table. La baronne s'excuse de son retard
sur une horrible nuit, Raoul sur les soins
donnés à son herbier. — Le grand saint
Hubert lui pardonne ! s'écrie le mar-
quis, voilà, baronne, le beau résultat de
l'éducation que vous avez donnée à votre
fils ; d'un gentilhomme vous avez fait un
savant entouré d'in-folio, d'oiseaux em-
paillés, d'alambics et de cornues. — Le
temps des grandes guerres est passé, mon-
sieur le marquis, dit Raoul, le règne de la

force brutale ne reviendra pas. C'est aux
arts, c'est à la science qu'appartient dé-
sormais le droit de gouverner le monde
Comme autrefois, aux croisades, il con-
vient que la noblesse, sous peine d'abdi-
quer, se montre au premier rang dans les
conquêtes de l'intelligence. — Oui, re-
prend la baronne, à condition que les nou-
veaux croisés ne compromettent pas leur
santé dans des veilles trop prolongées,
ou dans des promenades avant le lever du
soleil. — Prenez garde, baronne, il va s'en-
rhumer. — Vraiment, mon vieil ami, vous
avez bonne grâce à railler ma faiblesse,
vous dont l'affection pour Hélène a tous
les enfantillages de la tendresse d'une
mère !... Tout à l'heure encore... — Ah !
parbleu vous tombez bien ! mademoiselle
ma fille me donnait une leçon de recon-
naissance.... à propos de M. Stamply.
— Votre ancien fermier ?.... Ah ! char-
mant ! dit en riant la baronne. — Mon
père ! de grâce. — Non, je veux en avoir
le cœur net. N'est-ce pas la baronne qui
a provoqué cet acte de probité ?... — Au-
quel le vieux Stamply eût été amené plus
tard, ajoute la baronne. Il comprit qu'il ne
pouvait garder plus longtemps le domaine
de ses anciens maîtres. Cet homme n'a fait
que son devoir. — C'est évident. Eh bien !
ma fille, qu'est-ce que je disais !... — Un
grand devoir accompli, n'est-ce rien à vos
yeux, madame ? reprend gravement Hélène.
Ah ! je ne le vois que trop ! personne ici
ne l'a connu que moi... il avait un cœur
d'or. — Vous l'aimiez ! dit Raoul. — Oui,
j'aimais ce doux vieillard, il avait tant souf-
fert par la mort de son fils ! — Bon ! dit le
marquis, voilà son fils maintenant.... un
hussard ! — Un héros ! reprend Hélène.
— Un héros ! parce qu'il s'est fait tuer
comme un lièvre, à je ne sais quel enga-
gement. — A la Moskowa, mon père, à
cette bataille terrible où il est tombé en
chargeant l'ennemi à la tête de son esca-
dron. — Le beau miracle ! voilà Jasmin
qui n'est pas un héros... N'est-ce pas, co-

quin, tu n'es pas un héros? Eh bien, si tu recevais une balle en pleine poitrine, tu tomberais tout de ton long, et ne te croirais pas pour cela un héros... Sers le café, maroufle. — Et comptez-vous pour rien son avancement si rapide? ajoute Hélène. Est-il besoin de vous rappeler... (Ils se lèvent de table.) — L'affaire de Volontina? Je t'en tiens quitte; son père nous en a assez rebattu les oreilles; encore, s'il s'en était tenu là! Croiriez-vous, baronne, qu'un jour, il m'apporta un paquet de lettres de son fils; quelques jours après je les lui ai rendues en lui disant, pour le flatter: C'est très-bien, papa Stamply... jolie main, bonne ponctuation, orthographe irréprochable... C'est dommage que ce garçon soit mort, il aurait fait son chemin, je suis très-content de ces lettres. — Vous les aviez lues? demande la baronne. — Moi?... pas une seule. — Eh bien! moi, je les ai lues, mon père, dit Hélène; ces lettres sont encore dans mes mains, le bon Stamply me les a données à son lit de mort, il pouvait les montrer avec un juste orgueil, c'étaient ses titres de noblesse et vous eussiez envié un pareil fils. Tenez... celle où il envoyait à son père le premier bout de ruban rouge qui avait brillé sur sa poitrine... Le ruban s'y trouve encore, terni par la fumée de la poudre et par les baisers du vieux père. Ce n'est pas la croix de Saint-Louis, et pourtant, vous l'eussiez touché avec respect; cette lettre n'était pas d'un gentilhomme, et pourtant, vous eussiez été fier de presser la main qui l'avait écrite. — Quel enthousiasme! s'écrie la baronne. En vérité, chère enfant, il est heureux que monsieur Bernard ne soit plus de ce monde, ce serait pour mon fils, pour votre futur mari un rival dangereux. — Madame! dit Hélène. — Ah! ah! bravo! reprend en riant le marquis. Hein? Raoul, qu'en dites-vous? la fille d'un La Seiglière épouser un hussard de Buonaparte! — Eh! eh! monsieur le marquis, Buonaparte était membre de l'Institut, répond Raoul.

— Eh bien! il ne lui manquait plus que cela! Mais assez parler des Stamply, occupons-nous de choses plus graves. En chasse! » On entend une fanfare, Raoul donne la main à Hélène. Ils sortent avec le marquis.

M. Destournelles, avocat de Poitiers, arrive au château, sous prétexte des vacances, mais pour décider la baronne à lui donner sa main, car grâce à cette alliance il pourrait obtenir une place de conseiller. Elle le traite avec mépris. Il lui rappelle que, lorsqu'elle était pauvre, émigrée, ayant besoin des soins intelligents d'un avocat pour rentrer dans ses biens, elle ne repoussait pas ses vœux. Elle lui hausse les épaules, et retourne au château de Vaubert. Destournelles resté seul jure de se venger.

Le jeune homme qui désirait parler au marquis entre, et témoigne sa colère de le savoir à la chasse. Présument qu'il s'agit de quelque affaire d'intérêt, Destournelles offre ses services; le jeune homme le remercie: ce n'est pas dans la maison du marquis de La Seiglière qu'il choisirait un avocat. « Pourquoi donc, Monsieur? un avocat n'a pas d'amis, il n'a que des clients ou des adversaires, et vous auriez tort de croire, en me voyant ici, que je suis l'ami de la maison. — N'importe; avant, j'ai besoin de renseignements. — Je connais toute la noblesse du pays. — Il ne s'agit pas d'un gentilhomme; mais du dernier propriétaire de ce château. — Thomas Stamply? — Vous l'avez connu? — Il venait parfois me consulter; mais, entre nous, il était de ces hommes dont les gens de loi font peu de cas. — Pourquoi? — Son caractère conciliant, sa droiture le tenaient éloigné du temple de la justice. — Son honnêteté!... sa droiture!... répète avec émotion le jeune homme. — Il détestait les procès... Quand il mourut, depuis plusieurs années nous avions cessé de nous voir. — L'éloge que vous faites de M. Stamply est mérité, Monsieur, mais vous ne

devez pas ignorer que ce n'était pas l'opinion du pays. — Les sots et les méchants, qui sont partout en majorité, attaquaient sa probité pour se consoler de son opulence... mais quand il eut restitué ce vaste et beau domaine. — Restitué ! Monsieur Stamply avait-il dérobé son bien pour qu'il eût à le restituer ? — Non, assurément, et je regrette d'avoir employé le terme impropre dont on se sert ici... — Pour flatter l'orgueil du nouveau propriétaire. — Vous l'avez dit. Ce ne fut pas une restitution, mais une donation. — Complète ? — Madame de Vaubert ne lui laissa pas même les terres dont il avait arrondi le domaine. — Pardon, Monsieur, j'ai besoin de connaître la récompense de Stamply pour un si grand bienfait. — Sa récompense ? — Oui... On s'acquitta sans doute en soins pieux et touchants, on entoura sa vieillesse d'amour et de respect ? — Oui, d'abord, tout alla bien. On voyait peu de monde, on vivait en famille. Le vieux Stamply était choyé, gâté comme un enfant, on s'extasiait à tout ce qu'il disait : c'était l'esprit gaulois dans sa fleur... un cœur biblique... — Eh bien ?... — Eh bien, au bout de quelques mois, l'esprit gaulois était un rustre, et le cœur biblique un bouvier ; après l'avoir caressé comme un chien fidèle, on l'avait renvoyé comme un chien crotté. — Oh ! quelle honte ! — Que voulez-vous ? ils lui devaient trop pour l'aimer. Il mourut dans la maison du garde où on l'avait relégué, heureux d'aller retrouver sa femme et son fils, dont il murmura le nom dans son derniersoupir. — Et pas une main amie pour lui fermer les yeux ? — Si, oh ! si fait, une main presque filiale s'acquitta de ce pieux devoir. — Laquelle ? — La main de la propre fille du marquis de La Seiglière. — La fille du marquis ? — Celle-là, c'est un ange. Étrangère à tous les actes de la vie positive, elle croit encore que Stamply n'a fait que restituer le bien de ses maîtres, elle se sentait entraînée vers lui par l'instinct de la reconnaissance, et, sans s'en douter,

elle paya la dette de son père. — Made-moiselle de La Seiglière ! — Oui, Monsieur, c'était la joie du pauvre homme de voir entrer chaque jour dans sa petite chambre cette charmante créature, qui lui apportait sa grâce, son sourire, et lui donnait ses deux mains à baiser. — Je la bénis et je la plains, car il faut que justice se fasse !... Si, malgré l'acte de donation de feu Thomas Stamply, il se présentait un héritier dont le donateur aurait ignoré l'existence, un héritier direct ? — Un seul pourrait se présenter avec un droit de revendication. — Lequel ? — Malheureusement, il n'est pas probable que celui-là se présente jamais. — Pourquoi ? — Parce qu'il dort depuis cinq ans, en Russie, sous six pieds de neige. — Le fils de Stamply ? — Oui, Bernard. — Cet entretien, Monsieur, se terminera plus convenablement dans votre cabinet qu'ici ; je n'ai que faire maintenant de voir monsieur de La Seiglière. — Oui, partons pour Poitiers, je vous suis. » Arrivés à la porte de sortie, Destournelles se retire pour le laisser passer. « Pas de façons, Monsieur, lui dit le jeune homme, je suis ici chez moi. — Chez vous ? s'écrie Destournelles tout effaré ; eh quoi ! vous seriez ?... Ah ! dit-il, changeant de ton, je passe devant. »

On entend la fin d'une fanfare. Le marquis, Hélène et Raoul reviennent de la chasse. Le marquis est au comble de la joie, il a tué un cerf dix cors. « Nemrod n'était qu'un tireur de grives, s'écrie-t-il ; jugez un peu, si je me fusse trouvé à Fontenoy, par la sambleu ! » Jasmin se met à ôter le ceinturon de son maître. Raoul est fatigué, il demande la permission de se retirer, serre la main d'Hélène, et s'en retourne chez lui.

« Ventre saint gris ! ma pauvre fille, reçois mes compliments, tu as fait là un joli choix ?... — Est-ce bien moi qui l'ai fait ?... n'est-ce pas vous ?... — Moi ?... je m'en lave les mains ; c'est la baronne qui prétend que vous êtes créés l'un pour

'autre. — Elle a peut-être raison ; dès l'enfance, nous nous appelions frère et sœur ; cependant je suis heureuse de vivre près de vous, pour vous seul. — Embrasse-moi. — Mon bon père ! (Elle l'embrasse.) Je vous quitte pour aller changer de toilette. — Va, mon enfant, et fais-toi belle, car, tu le sais, joie de mon cœur, tu es aussi la joie de mes yeux. » Elle entre dans sa chambre.

La baronne accourt d'un air effaré. « Laissez-nous, Jasmin. (Il sort.) Marquis, tout est perdu ! — Hein ? — Croyez-vous aux revenants ? — Eh ! madame... — Si vous n'y croyez pas, vous avez tort. Le fils Stamply, Bernard, ce héros, mort et enterré... — Eh bien ? — On l'a vu aujourd'hui, il vit ; le drôle n'est pas mort. — Qu'est-ce que ça me fait ? — Comment ! il est de retour au pays, on a constaté son identité, et vous demandez ce que cela vous fait ? — Si ce garçon a des raisons d'aimer la vie, tant mieux pour lui qu'il ne soit pas en terre, je serai charmé de le voir ; pour quoi ne s'est-il pas présenté ? — Oh ! il se présentera. — On lui fera un sort, il aura ce qu'il demandera. — Et s'il demande tout ? — Hein ? — Avez-vous lu un livre qui se nomme le Code ? — Le Code ? — Oui, le Code Napoléon ? — Jamais. Ah ça, madame la baronne, me ferez-vous l'amitié de m'apprendre ce que tout cela signifie ? — Cela signifie que Thomas Stamply, du vivant de son fils, n'aurait pu disposer en votre faveur que de la moitié de ses biens, et que n'ayant disposé de tout que dans l'hypothèse que son fils était mort, ces dispositions se trouvent anéanties ; cela signifie que vous n'êtes plus chez vous, que Bernard va vous faire assigner en restitution, et au premier jour, ce garçon, à qui vous parlez de faire un sort, vous mettra poliment à la porte. — Ta, ta, ta ! Je me moque pas mal de votre Code. Que parlez-vous d'ailleurs de donation ? on me restitue ce qu'on m'a dérobé, et cela s'appelle une donation ? Le mot est joli ! Un La Sei-

glière acceptant une donation ! Madame la baronne, les La Sciglière n'ont jamais rien accepté que de la main de Dieu. — Vieil enfant ! se dit à part la baronne. — Une donation ! s'écrie le marquis exaspéré ; comment, ventre de loup ! je suis chez moi, heureux, paisible, et parce qu'un vaurien qu'on croyait mort se permet de vivre, je devrai lui compter la fortune de mes ancêtres ? C'est le Code qui le veut ; votre Code qui se dit civil.... l'impertinent ! — Voyons, marquis, parlons sérieusement. Jusqu'ici j'ai respecté vos illusions ; mais la gravité des circonstances ne me permet plus de ménagements ; votre ancien fermier ne vous avait rien dérobé, il pouvait tout garder. C'est donc bel et bien une donation qu'il vous a faite et que vous avez acceptée. — Sang de mes aïeux !.... S'il faut plaider, nous plaiderons. — Mêler votre nom à des débats scandaleux, pour arriver à des résultats prévus. Vous avez un blason, vous ne lui ferez pas cette injure. — Mais pour Dieu, madame la baronne, que voulez-vous que je fasse ? — Bernard va venir, recevez-le bien, amenez-le doucement à s'installer comme un hôte. Le temps et moi, nous ferons le reste. — Ventre saint gris, Madame, je jure comme Henri IV, mais il me semble que je vais m'y prendre autrement que le Béarnais pour reconquérir son royaume. — Le Béarnais était d'avis que Paris valait une messe. — Passe pour une messe ; mais quel rôle allons-nous jouer ? — Un grand rôle : nous allons combattre pour nos principes, nos autels, nos foyers. Il n'est pas question de réduire ce garçon à la mendicité, vous serez généreux ; mais en bonne conscience, un pauvre diable qui vient de passer cinq années dans la neige, n'a pas besoin de se sentir couché sur un million de propriétés. — Cependant... — S'il vous reste des scrupules, eh bien, ruinés, vous et votre fille, venez chercher un asile dans l'humble castel de Vaubert d'où vous verrez monsieur Bernard chassant et

menant grand train sur vos terres. — Savez-vous, baronne, que vous avez le génie d'une Médicis? — Ingrat! pensez-vous que je m'effraye de vivre pauvrement avec vous? Mais c'est pour vous, pour votre belle Hélène, mais c'est pour les enfants qui naîtront d'une union charmante. — C'est vrai, pauvres petits! sauvons le duvet de leur nid! » (Il lui baise la main.) Jasmin annonce : « L'étranger que monsieur le marquis a refusé de voir ce matin. — Ce n'est pas un rustre, marquis, lui dit tout bas la baronne, après avoir examiné Bernard; voici le lion, il faut le museler.

« Pourrais-je savoir, monsieur, à qui j'ai l'honneur de parler? demande le marquis. (Tous s'asseyent.) — Avant de vous dire qui je suis, répond Bernard, j'ai besoin, monsieur le marquis, de rappeler à vos souvenirs des choses que vous avez, dit-on, oubliées. » Il passe en revue les événements politiques qui se sont écoulés depuis vingt-cinq ans, le refus du marquis de rentrer en France, ses biens confisqués par la nation et achetés par un riche fermier, qui les paya du prix de ses sueurs; « puis, ajoute-t-il, lorsqu'il eut recousu lambeaux par lambeaux le domaine de vos ancêtres, il s'en dépouilla comme d'un manteau, et vous le mit sur les épaules. — Monsieur! interrompt le marquis. — Comment se décida-t-il à résigner entre vos mains la propriété du travail? continue Bernard. Madame la baronne, pourriez-vous me l'apprendre? — Il n'a fait qu'obéir aux pieux instincts de sa belle âme, reprend la baronne, et si son fils revenait parmi nous... — Supposons qu'il revienne en effet, dit Bernard en se levant; supposons que, laissé pour mort sur un champ de bataille, il se soit vu traîner de steppe en steppe jusqu'au fond de la Sibérie. Après cinq ans d'une horrible captivité, il va revoir son vieux père qui ne l'attend plus... Il part, il arrive... Son père est mort, son héritage est envahi, il n'a plus ni toit ni foyer. Il s'informe; il ap-

prend qu'on a profité de son éloignement pour capter un vieillard crédule et sans défense; il apprend qu'on a payé ses bienfaits de la plus noire ingratitude. Que fera-t-il alors? (Ce ne sont que des suppositions.) Il ira trouver les auteurs de ces lâchetés, il leur dira : C'est moi que vous croyiez mort, moi, le fils de l'homme que vous avez dépouillé, laissé mourir d'ennui et de chagrin, c'est moi, Bernard Stamply! Eux, que répondraient-ils? — C'est moi qui vais vous le dire, monsieur, reprend le marquis se levant à son tour et s'approchant de Bernard; laissons là toute feinte, car nous savons qui vous êtes. Quand je rentrai dans le domaine de mes aïeux, votre père, qui était un brave homme, me reçut au seuil de cette porte et me tint ce simple discours : « Monsieur le marquis, vous êtes chez vous. » Je ne vous en dirai pas davantage : « Vous êtes chez vous, monsieur Bernard. » — Monsieur le marquis, croyez-vous me l'apprendre? répond froidement le jeune homme. — Veuillez regarder cette maison comme la vôtre, continue le marquis; commençons par nous connaître... et plus tard un accommodement... — Non, monsieur, il n'y a qu'un accommodement entre nous, c'est celui qu'a prévu la loi; il n'est pas un coin de ce domaine que mon père n'ait arrosé de ses sueurs et aussi de ses larmes, il ne convient pas que j'en fasse le théâtre d'une comédie. »

En ce moment on entend les cris de deux cents villageois qui, amentés par M. Destournelles, demandent à voir Bernard, leur nouveau seigneur. Il sort pour aller à leur rencontre.

« Quel vacarme! s'écrie le marquis; ces animaux ne criaient pas autrement quand je suis revenu. — Calmez-vous, dit la baronne. — Comment! continue-t-il en marchant à grands pas, un drôle, dont j'ai vu la mère apporter ici pendant dix ans le lait de ses vaches, viendra m'insulter chez moi! — Calmez-vous,

vous dis-je. — Un va-nu-pieds, qui trente ans plus tôt se fût estimé trop heureux de pauser mes chevaux et de les mener à l'abreuvoir! — Bienfaits de la révolution! — Mais avez-vous entendu avec quelle emphase il a parlé des sueurs de son père? Quand ils ont dit cela, ils ont tout dit... La sueur de leurs pères! comme si leurs pères avaient inventé la sueur et le travail! S'imaginent-ils donc que nos pères ne suaient pas, eux aussi? Pensent-ils qu'on suait moins sous le haubert que sous le sarrau? — Taisez-vous, il peut rentrer. — Voilà ces fameuses rencontres dont monsieur de Buonaparte a fait si grand bruit; il se trouve que les morts se ramassaient eux-mêmes, et les tués ne s'en portent que mieux... Madame la baronne, quand un La Seiglière tombe, c'est pour ne plus se relever. — A la bonne heure. — Et quand on s'est fait tuer au service de la France, c'est le moins qu'on ne vienne pas soi-même le raconter aux gens. — Que voulez-vous?... répond en riant la baronne, ça ne sait pas vivre. — Que ne restait-il en Sibérie? il y avait ses habitudes. — Un héritage d'un million!... on quitterait pour moins les coteaux de l'Oural et l'intimité des Baskirs. »

Bernard rentre tout ému de la réception des villageois : « Monsieur le marquis, dit-il, je reviens le cœur apaisé, pour vous dire que je n'abandonne aucun de mes droits, mais que vous n'aurez à redouter de ma part rien de blessant pour votre dignité, et rien qui soit au-dessous de la mienne. Je pars, consultez votre honneur; mieux que moi, mieux que la justice, il vous dira ce que vous avez à faire. » (Il s'incline et s'éloigne.) En ce moment Hélène accourt. « Ce que je viens d'apprendre est-il vrai, mon père? s'écrie-t-elle. Monsieur Stamply... Bernard... — Il est devant toi! » Elle se retourne vivement, et voyant Bernard pousse un cri : « Ah! vous vivez, monsieur? — Mademoiselle, dit Bernard en la saluant avec respect. — Vous vivez...

Oh! merci, mon Dieu!... Oui... j'aurais dû vous reconnaître... tant de fois j'ai entendu parler de vous... Pardon, je suis toute tremblante, l'émotion... le bonheur...

— C'est vrai, reprend la baronne, monsieur Bernard est de vos vieux amis. — Et votre père, qui a quitté ce monde avec l'espoir de vous retrouver dans l'autre!... continue Hélène, le ciel a donc aussi ses douleurs et ses déceptions. Mais pour nous qui restons, quelle joie! Oui, madame la baronne a raison, vous êtes de mes amis... vous le voulez, monsieur?.... Votre père m'aimait, et je l'aimais aussi. Il était mon vieux compagnon... avec lui je parlais de vous, avec vous je parlerai de lui. — De lui! répète Bernard ému. — Mais, j'y songe, a-t-on fait préparer l'appartement de monsieur Bernard? Car vous êtes ici chez vous, monsieur. — Ah bien! oui, répond le marquis, son appartement! il ne veut rien de nous. — Il nous hait, ajoute la baronne. — Vous nous haïssez? reprend Hélène. J'aimais votre père, vous haïssez le mien?... Vous me haïssez, moi!... que vous ai-je fait? Comment avons-nous pu mériter votre haine? — Non, mademoiselle, non, je ne vous hais pas. — Alors... qui donc? répond Hélène regardant autour d'elle. — Ce parquet lui brûle les pieds, reprend le marquis. — Il ne pourrait fermer l'œil sous ce toit, ajoute la baronne. » C'est un noble cœur, pense Hélène; victime de la probité de son père, il refuse, par orgueil, d'en recevoir le prix. « Monsieur Bernard, lui dit-elle, nous ne pouvons que vous rendre d'une main ce que nous avons reçu de l'autre. Vous accepterez, pour ne pas nous humilier. — Mademoiselle... — Accepter, lui! reprend le marquis, il aimerait mieux se couper le poignet que de mettre sa main dans la tienne. » Hélène, après un silence, tendant la main à Bernard : « Est-ce vrai, monsieur? — Mademoiselle, je vous bénis, je vous vénère; mais... — Vous ne partirez pas, reprend-elle. Vous avez été pendant

cinq ans le prisonnier des Russes, vous pouvez bien être un peu le nôtre. C'est donc bien effrayant de se sentir aimé?... Au nom de votre père, qui se plaisait à m'appeler son enfant, vous resterez; je le veux, je l'exige! — Mademoiselle... — Je vous en prie. (Jasmin annonce que monsieur le marquis est servi.) Au moins, vous dinerez avec nous, dit Hélène, vous serez à côté de moi, nous parlerons de votre père. — De mon père! — Et nous boirons à sa mémoire un petit vin qu'il ne détestait pas, ajoute le marquis. Votre bras, baronne. — Le vôtre, monsieur Bernard, » lui dit Hélène; et Bernard, lui donnant son bras, se demande s'il n'est pas le jouet d'un rêve.

Tout a réussi au gré de la baronne, elle se débarrasse de monsieur Destournelles, en lui faisant remettre une lettre qui l'appelle à Paris pour obtenir une place de conseiller à la cour royale de Poitiers. Le commandant Bernard, fasciné par la beauté, les talents et les vertus d'Hélène, a consenti à s'installer dans la maison du garde, où avait demeuré son père. Le marquis est enchanté de son hôte; s'ils se disputent en politique, en chasse ils sont toujours d'accord.

Six semaines se sont écoulées; Destournelles, fatigué de ne rien obtenir, quitte Paris et vient demander à son client ses ordres; il s'aperçoit, à la manière dont le reçoit Bernard, que la baronne a gagné la partie; mais il ne se tient pas pour battu.

« Vous ne deviez rester ici qu'à la condition d'y commander en maître, lui dit-il; vous savez fort bien que la baronne n'est qu'une femme adroite et rusée, que le marquis cache l'égoïsme d'un vieillard sous l'étourderie d'un enfant; mais je devine le charme qui vous retient.... Vous aimez mademoiselle de La Seiglière.... — Monsieur! — Est-il besoin de vous l'apprendre? Comment comptez-vous sortir de cette position? — Je ne dépourrai jamais

celle qui aida mon père à vivre et à mourir. — Vous partirez? Vous abandonnerez un million d'héritage? — Je suis né sous un toit de chaume; j'ai vécu dans les camps, j'ai dormi sur la neige; mon épée me reste, cela suffit. — Mais vous donnez tête baissée dans le piège qu'on vous a tendu. — Que mademoiselle de La Seiglière soit heureuse, qu'elle continue de vivre au milieu du luxe de ses ancêtres, voilà ce que je veux... » (Il s'approche de la fenêtre et regarde le parc.) Diable! se dit Destournelles, c'est plus sérieux que je ne pensais... Mais, quelle idée! si la baronne s'était prise dans son propre piège; si mademoiselle de La Seiglière.... Il est bien, ce garçon. Commandant! lui crie-t-il. Vous ne partirez pas. — Qui m'en empêchera? — Mademoiselle de La Seiglière. — Comment? — Elle vous aime. — Vous êtes fou. — Elle vous aime, et vous l'épouserez. — Moi! — Préférez-vous que ce soit monsieur de Vaubert? — Monsieur de Vaubert! répète Bernard avec effort. — Ferez-vous présent, du même coup, à monsieur le baron, de votre femme et de vos domaines? — Fils d'un paysan, je ne suis qu'un soldat. — Vous êtes du bois dont l'empereur faisait des princes. — C'est une âme haute et fière, si elle connaissait mes droits, si elle s'en doutait, seulement... — Qu'à cela ne tienne! vous aurez à la fois la joie de tout donner, et la certitude d'être aimé pour vous-même. — Destournelles, elle ne m'aime pas. — Prenez la peine de vous en assurer, il sera toujours temps de partir. La voici... Pour l'honneur de la grande armée, déclarez-vous! — Jamais.»

Hélène vient prendre le bras du commandant pour aller visiter une pauvre famille. « Je vous le dénonce, mademoiselle, dit Destournelles, il médite une félonie, il veut partir. — Nous quitter! s'écrie Hélène. — Je ne sais au monde qu'une seule personne qui puisse l'en empêcher.... Cette personne, ce n'est pas moi, mademoiselle, aussi je vous de-

mande la permission de me retirer. » Il la salue, et tandis qu'Hélène troublée va déposer son écharpe sur un fauteuil : « Allons, dit-il bas à Bernard, en avant ! La charge sonne... Vive l'empereur ! »

En effet, Destournelles avait deviné. Ce départ excite la jalousie dans le cœur d'Hélène, mais elle se rassure lorsque Bernard se plaint d'être malheureux : celle qu'il aime est tellement au-dessus de lui !.... « Dieu m'est témoin, dit-il, que je n'ai pas songé un seul instant à franchir la distance qui nous sépare, moi dont le drapeau est proscrit, moi qui ne suis qu'un soldat. — Soyez plus juste envers vous-même... reprend Hélène, quel cœur si haut placé pourrait se croire au-dessus du vôtre ? — Eh bien ! lui dit Bernard, c'est vous que j'aime, et vous comprenez maintenant pourquoi je veux vous fuir, c'est que tout me défend de rester. — Et si je vous dis... que je vous le permets, » répond Hélène, en lui tendant la main.

La baronne qui entrait s'aperçoit du trouble d'Hélène, et lorsque tous se trouvent réunis pour aller visiter la pauvre famille, elle dit au marquis : « Il est temps de fixer le jour du mariage de nos enfants. — C'est ma fille que cela regarde, répond le marquis. — Alors, Hélène, prononcez, ajoute la baronne. — Mais Hélène se trouve mal ! s'écrie Raoul. — Que diable ! baronne, s'écrie le marquis, vous aviez bien besoin... — Pouvais-je prévoir qu'en rappelant à mademoiselle de La Seiglière ses engagements.... — Si j'avais eu le malheur de les oublier, madame, répond avec fierté Hélène, je vous remercierais de me les avoir rappelés. Vous aviez raison, monsieur, dit-elle bas à Bernard ; partez ! » (Elle s'éloigne appuyée sur le bras de son père, Raoul la suit.) — Partie gagnée ! » se dit la baronne.

Destournelles revient pour connaître le résultat. « Adieu, lui dit Bernard ; puisque je ne peux donner ma vie à la femme que j'aime, je veux lui laisser au moins mon

héritage. Je vais chez un notaire. (Il sort.) — Tous ces gens-là sont fous, se dit Destournelles ; mais je les sauverai malgré eux. Ah ! monsieur Bernard, vous oubliez les pouvoirs qui sont entre mes mains... Vous allez chez un notaire.... Eh bien, moi, je vais chez un huissier. »

Destournelles revient au château. « Il est trois heures, dit-il, l'huissier est exact. Bernard ne sait rien. Nous allons voir, madame la baronne, à qui restera le champ de bataille. Voilà le marquis... attention !

— Que diable venez-vous faire ici ? demande le marquis à Destournelles. — Je viens pour mon client. » En ce moment, Jasmin apporte l'assignation sur un plat d'argent. Le marquis la lit avec une colère concentrée, puis enfin, il éclate : « Jasmin, mon épée ! — Que demande monsieur le marquis ? — L'épée de ses pères ! répond Destournelles. — Si monsieur le marquis voulait me dire où il l'a mise, dit Jasmin tout effaré. — C'est bon, drôle, laisse-nous. »

Voyant qu'il n'a pu faire peur à l'avocat, le marquis se jette dans un fauteuil. « Si vous m'aviez coupé les oreilles, monsieur le marquis, eussiez-vous amélioré votre position ? Il est permis d'en douter. Je ne viens pas ici pour vous narguer, mais pour vous aider à sortir de l'abîme où vous êtes tombé. — J'en sortirai, monsieur, par le plus court chemin ; mais, avant je dirai à monsieur Bernard que s'il chasse comme un gentilhomme, il se conduit comme un manant. Un garçon que j'aimais, que j'héberge depuis six semaines, qui boit mon vin, monte mes chevaux, dépeuple mes forêts.... Hier encore il m'a tué trois loups. — Eh ! monsieur le marquis, depuis six semaines, c'est lui qui vous héberge, et c'est vous qui tuez son gibier. — Soit... je pouvais en douter ; mais tête-bleu, monsieur, lorsqu'on a l'honneur d'avoir sous son toit le marquis de La Seiglière, ce n'est pas par huissier qu'on lui donne congé. — Pouvez-vous méconnaître à ce point le plus noble cœur qui ait battu

dans la poitrine d'un galant homme ? — Et cet immonde papier ? — C'est moi, pour vous sauver. Vous n'êtes ici que par la tolérance de Bernard, votre honneur était en péril, vous dormiez, je vous ai réveillé. — Bien obligé. Pensez-vous, monsieur, que le chemin de la pauvreté m'effraye ? je le reprendrai sans pâlir. — Bien, monsieur le marquis, très-bien, je reconnais là l'héritier d'une race de preux... car, à votre âge, renoncer à ce luxe héréditaire, pour aller grelotter au coin du petit feu de la baronne, c'est cruel. — Très-cruel. — Pour vous, ce n'est rien ; mais votre fille... — Ma pauvre Hélène ! — Monsieur le marquis, vous êtes bien ici. — C'est vrai, mon ami. — Si nous pouvions trouver un moyen de tout concilier. — Un moyen ? — Qui sauverait l'honneur du père et la fortune de l'enfant. — Nous sommes de vieux amis, Destournelles, conseillez-moi. — Monsieur le marquis, ce Napoléon que vous jugez si sévèrement n'était pourtant pas sans mérite ; il avait compris la nécessité de rapprocher la noblesse et la bourgeoisie ; un homme comme vous n'est-il pas fait pour s'associer aux grandes pensées de l'empereur ? — Sans doute... veuillez m'apprendre ? — Pensez-vous que monsieur de Vaubert soit éperdument épris de sa fiancée ? — Peuh ! — Pensez-vous que de son côté mademoiselle de La Seiglière aime éperdument le baron ? — Peuh ! — Trouvez-vous en lui le modèle des gendres ? — Il manque un lièvre à vingt pas. — Bernard chasse comme un gentilhomme ; à vous voir ensemble on jurerait deux frères d'armes. Que lui manque-t-il ? — La noblesse. — Qu'il la reçoive de vous, avec la main de votre fille. — Une mésalliance ! — Non pas... une fusion des races, et vous êtes sauvé. — Plutôt la ruine. — Au temps où nous vivons, déroger c'est se ménager un appui ; vous avez des ennemis. — Moi ? — Tout homme supérieur en a. Les libéraux vous signalent comme un ennemi des libertés

publiques, le bruit court que vous détestez la charte. — C'est une infamie ! les libertés publiques, je les adore ; comment ferais-je pour détester la charte ? je ne la connais pas. — Si nous avons une seconde révolution, que deviendra votre fille ? — Ma fille ! Ah ! plutôt que de la voir exposée... — Et puis, vous serez pardieu bien à plaindre, d'avoir pour gendre un jeune héros qui vous aime, que vous aimez, et qui héritera, si vous le voulez, de votre titre : le marquis de Stampy La Seiglière. — J'aimerais mieux La Seiglière Stampy... Enfin, on verrait... mais comment décider ma fille ? — Vous y réussirez. — Mais la baronne ? — Montrez-lui cette assignation. — Quel trait de lumière ! » se dit le marquis.

Il consulte sa fille : « Si tu sentais comme moi que tu ne peux être heureuse que par Bernard, lui dit-il, je foulerais aux pieds l'orgueil de ta race, et mes aïeux en penseraient ce qu'ils voudraient. Mes aïeux sont morts... et toi, tu vis, mon enfant. » Hélène se jette avec joie dans les bras de son père.

Bernard, qui a ratifié chez le notaire la donation faite par son père au marquis, vient lui faire ses adieux ; il apprend que son bonheur est décidé, et se demandait s'il a rêvé le désespoir, ou bien si maintenant il rêve le bonheur... lorsque Raoul accourt révéler à Hélène que la donation de son ancien fermier est nulle, que depuis six semaines elle est chez monsieur Bernard, et que son mariage avec lui n'est qu'une transaction.

« Mon père, dit Hélène, est-ce vrai ? — Que veux-tu que je te dise ? on a profité de mon absence pour faire un code de lois auxquelles il est impossible de rien comprendre. Suis-je chez Bernard, Bernard est-il chez moi ? Personne n'en peut rien savoir. — C'est donc vrai !... Ainsi, quand ce jeune homme s'est présenté armé de ses droits, nous ne lui avons pas restitué son héritage ; au lieu de nous retirer tête haute,

nous avons obtenu qu'il consentit à nous garder chez lui. De votre fille, qui ne savait rien... (se retournant vers Bernard avec fierté) qu'avez-vous dû penser de moi, monsieur? — Ah! mademoiselle, le ciel m'est témoin... — Quand je vous ai tendu la main, vous croyant pauvre et déshérité, et tout à l'heure encore... (Avec égarement.) Oh! mon père, est-ce assez de honte? — Mon enfant, calme-toi, je ne voulais que ton bonheur. — Mon bonheur! répète Hélène en relevant la tête, et vous ne vous aperceviez pas que j'étais le prix d'un marché! — Non, mademoiselle, non! s'écrie Bernard. — Et si monsieur de Vaubert ne fût venu à temps... Allons, mon père, relevez-vous, la pauvreté n'a pas droit de mésalliance. Partons, sortons d'ici, appuyez-vous sur moi. Baron de Vaubert, emmenez votre femme. »

La baronne entre avec Destournelles. « Eh bien, mon vieil ami, dit-elle au marquis, était-ce si facile de briser des liens aussi sacrés? — Madame... Que la peste l'étouffe, elle et son fils! murmure à part le marquis. — Venez, nobles enfants, leur dit la baronne triomphante.

— Non, madame, reprend Destournelles, demeurez. Vous vous retirez devant la fortune de monsieur Bernard, il n'a plus rien que son épée. » Bernard veut lui imposer silence « Oh! ce ne sera pas long, dit-il, et je pars avec vous. » Puis s'adressant au marquis. « Tandis que j'allais chez un huissier, ce brave garçon allait chez un notaire signer l'abandon de ses droits. — Refusez, mon père, dit Hélène, refusez! — Refuser!... reprend Destournelles, vous ne le pouvez plus; vous avez accepté la donation du père, et personne au monde ne peut empê-

cher Bernard de ratifier ce que son père a fait; si votre fortune vous embarrasse, le domaine public s'en arrangera. Quant à vous, madame la baronne, si vous l'emportez, c'est en faisant votre malheur à tous: celui du marquis, en le séparant de Bernard qu'il aimait comme un fils; celui de vos enfants que vous condamnez à des regrets, et le vôtre, car vous n'aurez pas impunément désuni deux cœurs qui s'aimaient, pour unir deux cœurs qui ne s'aiment pas... Maintenant que j'ai tout dit, partons, monsieur Bernard. »

Raoul regarde Hélène. « Monsieur de Vaubert, lui dit-elle les yeux baissés, je ne reviens pas sur ma parole, voici ma main. — Bien, dit-il avec effort; la vôtre, monsieur Bernard, la refuserez-vous à votre frère... Oui, mon frère, puisque je mets sa main dans la main de ma sœur. — Ce sont deux paladins! s'écrie le marquis. — Je ne cherchais que le bonheur de mon fils, dit la baronne. — Ne le cherchez plus, ma mère, reprend Raoul, il est auprès de vous. — C'est ma plus belle affaire, ajoute Destournelles. Madame la baronne me pardonnera-t-elle mon triomphe? — Il n'y manque plus rien, monsieur le conseiller. (Elle lui remet sa nomination.) Nous sommes quittes, dit-elle en lui tournant le dos. — Quittes! se dit l'avocat, j'y gagne... J'ai la place et je n'épouse pas! »

Cette comédie gaie, spirituelle et parfaitement écrite, a obtenu un grand et légitime succès; je suis heureuse de vous le signaler, mesdemoiselles, monsieur Jules Sandeau étant un des écrivains qui, dans leurs ouvrages, ont su allier l'intérêt le plus touchant à la plus douce morale.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Économie Domestique.

DES BAS.

Quelle que soit la nature des chaussettes, il est utile d'en garnir le talon. Pour cela, quand elles ont été portées une fois, on passe à l'envers, en manière de reprise régulière, et à points contrariés, du coton plat d'une grosseur proportionnée à la maille; cette reprise commence, à partir de la couture, sur une hauteur de 10 centimètres, et redescend en biais jusqu'au coin, où elle n'est haute que de 6 centimètres.

Un bas de bonne qualité doit être souple à la main, de 4 fils dans la jambe, et de 5 au talon et au bout du pied.

Pour laver les bas de laine, blanche ou noire, on les frotte à l'envers, puis à l'endroit, dans une eau de son un peu chaude, et l'on rince dans de l'eau de son froide. Ce moyen a l'avantage de les préserver des vers.

Pour laver les bas de laine ou de coton gris, on délaye de l'ardoise dans de l'eau chaude, et l'on rince dans de l'eau pure où l'on a délayé de l'ardoise.

Pour laver les bas de soie noire, on se sert de bière, l'on rince dans de la bière, et l'on entre ces bas sur deux formes de bois.

Pour laver les bas de soie blanche, on fait une eau de savon blanc; quand elle est tiède, on la partage en deux portions. Dans la 1^{re}, on savonne ces bas, puis on les rince dans de l'eau pure. Dans la 2^e portion d'eau de savon, on fait dissoudre un peu d'une boule de rose, enveloppée d'un morceau de flanelle, et l'on y rince les bas, puis on les entre sur deux formes de bois; cette boule rose redonne aux bas de soie blanche la teinte rosée des bas neufs.

Lorsque bas de soie blanche ou bas de soie noire sont à moitié secs, on place les formes sur une planche à repasser, et, avec un tampon de grosse toile à torchon, neuve, on frotte les bas; ou bien on les repasse avec le fond d'une bouteille de verre dont on tient le goulot dans sa main droite, tandis que l'on retient le haut du bas de soie dans sa main gauche, afin qu'il ne s'y forme aucun pli. Il faut choisir une bouteille de verre brun, courte et large.

Les bas de Paris sont les meilleurs. Les bas de soie unis se vendent au poids qui doit être de 65 grammes par paire.

CHARLOTTE DE POMMES.

Prenez du pain, coupez-en des tranches minces, faites-les jaunir en les mettant frire dans du beurre bien chaud; préparez une marmelade de pommes, avec du sucre, du vin et de la cannelle; arrangez vos tranches autour d'une petite casserole, versez vos pommes au milieu, couvrez-les d'un rond

de pain, également jauni dans du beurre, et mettez au four ou sous le four de campagne. Pour servir, renversez la casserole sur un plat. On peut alterner avec des pommes et de la gelée de groseille, un lit de l'un, un lit de l'autre.

CRÈME DE MERINGUES.

Battez des blancs d'œufs avec de la crème, de la vraie crème, mêlez-y du sucre en poudre, et parfumez avec de la vanille

ou du citron. On compte à raison de deux blancs d'œufs pour 50 centigrammes (une demi-pinte) de crème.

CORRESPONDANCE.

Ma chère amie,

Je me disposais à t'écrire lorsqu'un billet de Florence me fut remis, il ne contenait que ces mots : « Demande à ta mère » la permission de venir passer la matinée » avec moi; prends planches et gravures » pour que nous puissions travailler. »

J'obtins de ma mère ce que je désirais; elle me fit conduire et j'arrivai chez Florence. « Tu veux donc bien m'aider? lui dis-je en l'embrassant. — Je ne pouvais sortir, Jeanne, je t'ai priée de venir; car j'ai besoin de partager tes travaux, pour payer ainsi la part d'amitié que tes amies m'accordent. Veux-tu que nous nous mettions à l'ouvrage? après j'aurai besoin de toi. Voyons! dépose armes et bagage. — Oh!... armes et bagage!... on voit bien que Paris est en état de siège. — Dieu merci! Les honnêtes gens ont toujours trop de liberté, quand les méchants en ont moins. — Pardon, ma chère, je te ferai observer que le *Journal des Demoiselles* ne peut parler politique, mais broderie et couture... donc! je commence. »

Le n° 1 est un devant de chemisette qui se brode à l'anglaise et au plumetis, sur percale, et se porte sous un corsage ouvert devant.

Le n° 2 est un fond de bonnet qui se brode en point de cordonnet, sur tulle de Bruxelles, avec application de nansouk, et sur tulle de soie noire, avec application de florence noir. On coud un picot tout autour. Si ce fond te paraît grand, je te ferai observer qu'il diminue quand il est brodé, et surtout lavé. On fait des jours au milieu de chaque fleur. Pour soirée, pour aller en loge au spectacle, une jeune femme pose sur sa tête une coiffure en fleurs ou en rubans de velours, et place ce fond de

manière à ce qu'il forme devant une pointe à la *Marie Stuart*; de chaque côté, quelques plis essayent de s'accrocher derrière les fleurs ou les rubans, et derrière, ce fond doit tomber à plat sur la tête.

Le n° 3 est la moitié d'une bourse arabe, elle se brode au passé, en or, sur velours de soie verte, bleue ou rouge; les ornements qui l'entourent sont formés par une ganse plate, en or, que l'on coud avec un fil d'or. Sur l'autre côté de la bourse, on brode les ornements, et au milieu une ou deux initiales. Lorsque ta bourse est brodée, tu la tailles, tu la doubles de satin blanc, tu réunis les coutures, que tu couvres ensuite d'une ganse d'or, et tu perces des œillets que tu fais en soie rouge, pour y passer deux ganses plates, en or, avec lesquelles tu imites l'ornement qui retient les glands.

Ces glands se font ainsi. Prends un carton du prix de 20 centimes la feuille, tailles-en 9 morceaux de 15 millimètres carrés; si la bourse est rouge, fais 9 paquets de soie rouge, très-torse et très-fine, ces échiveaux doivent être longs de 13 centimètres. Tu roules sur lui-même un des carrés de carton, de manière à ce qu'il n'ait que 12 millimètres de circonférence; tu prends un paquet de soie, avec une aiguille enfilée de fil d'or, tu noues le paquet de soie par le milieu, tu places sous ce milieu un rouleau de carton, tu le recouvres de la soie, et 3 millimètres plus bas, tu commences à le recouvrir en tournant autour un fil d'or, jusqu'à ce que tu sois arrivée à 3 millimètres avant la fin du rouleau de carton. C'est à tort qu'on a placé une espèce d'olive dans le haut et dans le bas de ces glands; c'est à tort qu'on les a rayés transversalement. Lorsque les glands sont cousus à la bourse, on a une

petite chaîne dorée dont on coud les deux bouts aux deux pointes de cette bourse. Cette petite chaîne se tourne autour de la main ou s'accroche à une châtelaine.

— Ceci me paraît un peu riche pour nous, ma chère, mais on pourrait simplifier ce petit bijou en le brodant en soie jaune d'or, sur moire ou cachemire. Ces glands me paraissent charmants et d'une exécution facile; mis au bas d'une bourse longue, cela lui donnerait un petit air original.

— Je suis de ton avis. Le n° 4, *N. P.*, se brode au plumetis ainsi que l'écusson, à moins qu'on ne veuille faire les ronds en broderie anglaise.

Le n° 5, *F. L.*, se brode au plumetis et point de cordonnet.

Le n° 6 est une pantoufle qui se fait en casimir noir, rouge ou marron, et se brode au crochet ou au point de chaînette, en fil d'or ou en cordonnet jaune d'or, ou bien en cordonnet : rouge sur noir; bleu sur rouge; et vert sur marron.

Le n° 7 est le côté droit d'un gilet de femme, il se brode au plumetis, sur piqué blanc.

Le n° 8 est la continuité du dessin du bas de ce gilet, il se place A sur A; tu peux ne pas le broder.

Le n° 9 est l'ouverture d'un gousset dans lequel on peut mettre sa montre ou son binocle, il se place F sur F.

Le n° 10 est un gousset qui se place sur la hanche, B sur B. Une ligne pointée indique où se coupe le côté du gilet pour y coudre ce gousset.

Le n° 11 est le dos du gilet, on y fait au milieu, à partir du bas, des œillets, sur une hauteur de 20 centimètres, on y passe un lacet et l'on peut serrer ou desserrer le gilet.

Le n° 12 est un dessin pour bas de jupon, il se brode : les feuilles, au plumetis; les raisins, à l'anglaise, et les tortillons, en points de cordonnet.

Le n° 13 est une haute dentelle au crochet.

Le n° 14 est un panier à ouvrage qui ressemble à une lanterne chinoise. Ce dessin n'est point exact, il est beaucoup plus long que le modèle, ce qui le rend moins joli. Choisis un moule en fer, de 15 millimètres de circonférence, de la grosse soie floche, ponceau, de la laine de Berlin, blanche, en cinq fils.

1^{er} rang. Prends une aiguillée de soie ponceau dont tu noues les deux bouts pour en former un rond. Charge une navette de soie ponceau, monte 73 mailles, sur lesquelles tu reviens de manière à former un rond, tu fais ainsi 8 tours. Ceci est le fond; pour le fermer, serre le rond de soie.

2^e rang. Prends une navette chargée de laine blanche, réunis par un nœud, la laine à la soie, fais un tour — prends la navette ponceau, entre-la dans deux mailles pour des deux n'en faire qu'une et continue ainsi jusqu'à la fin, tu n'auras plus que 36 mailles. — Fais un tour sans quitter la navette ponceau — prends la navette blanche, entre-la deux fois dans une maille pour d'une en faire deux, et continue ainsi jusqu'à la fin. Tu auras retrouvé tes 73 mailles.

3^e rang. Prends la navette rouge, fais 6 tours, comme le 1^{er} rang.

4^e rang. Comme le 2^e.

5^e rang. Comme le 1^{er}.

6^e rang. Comme le 2^e.

7^e rang. Comme le 1^{er}.

8^e rang. Comme le 2^e.

9^e rang. Comme le 1^{er}.

10^e rang. Un seul tour en laine blanche de 73 mailles.

11^e rang. Comme le 1^{er}.

12^e rang. Un seul tour en laine blanche de 73 mailles.

Achète un mètre de ruban de taffetas ponceau, large de plus d'un centimètre, coupe-le en deux bouts, passe-les entre le 10^e rang, de manière à laisser alternativement une maille en dessus et une en dessous; forme un nœud aux bouts de ces rubans.

Achète du fil de fer gros comme une épingle noire, coupes-en trois bouts longs chacun de 50 centimètres, formes-en trois ronds dont tu arrêtes les deux bouts l'un sur l'autre, recouvre-les d'un petit ruban de taffetas ponceau, tourné en spirale. Quand tu as, par un point, arrêté ce ruban, tu entres ces trois cercles dans ce sac, au milieu des 3^e, 5^e et 7^e rangs de soie, et tu les arrêtes par un point dans le nœud de chacune des mailles.

— Mais il me semble, sauf le respect que je te dois, qu'à la place de ce gland j'en aimerais mieux un composé des trois glands qui se voient à la bourse chinoise, ils seraient en soie ponceau, entourés de soie blanche, et attachés au fond par un ruban de taffetas ponceau.

— Ton idée est excellente; elle m'en suggère une que je crois bonne aussi : c'est de donner à ce travail le nom de *panier chinois*.

Le n° 15 est un crin... mais avant, je rappelle à ton souvenir que je t'ai déjà indiqué des fleurs d'avoine, en velours; celles-ci s'exécutent en papier. Achète, chez madame Lefort : des feuilles — du papier blanc — de la couleur verte — du papier serpent que tu coupes sur une largeur de 3 millimètres. — Tu as, dans un petit pot, de la gomme fondue avec de l'eau dans laquelle tu as ensuite délayé de la farine — deux pinceaux — une large pelote en percale — une pince — du fil de fer — des crins noirs, de la ouate, une bobine de soie vert pistache et une poignée d'avoine. Avec ton pinceau, tu enduis de gomme un grain d'avoine, tu y colles un crin, de manière à ce qu'il le dépasse de 3 centimètres.

Le n° 16 est un des deux pétales de la fleur. Tu trempe le bout de ton pinceau dans de la couleur verte, tu le passes sur le bas de chaque pétale, de manière à former quatre ou cinq petites raies inégales. Tu laisses sécher ces pétales, puis tu les places sur la pelote, et avec un moule à

filet tu les creuses au milieu. Tu enduis de gomme le grain d'avoine, avec ta pince, tu prends un des pétales et le colles sur l'avoine, à partir du bas; en face de celui-ci tu en colles un second, de manière que le creux soit en dedans. 3 centimètres après la fleur, tu attaches un autre crin, et le couvres d'une bande de papier serpent que tu tournes en spirale en tenant les crins entre le pouce et l'index de ta main gauche, et guidant le papier de ta main droite. Si le papier se casse, mouille-le avec tes lèvres, et continue.

Le n° 17 représente deux branches montées en bouquet. Tu prends un fil de fer; avec de la soie plate, vert pistache, tu y attaches une de ces branches et quelques feuilles, puis tu couvres le tout d'une bande de papier serpent; tu fais de même pour l'autre branche, et tu les attaches toutes deux à un fil de fer que tu entoures de ouate, et d'une bande de papier serpent. Deux de ces bouquets suffisent : pour le dessous d'un chapeau; pour coiffure, mêlés à des rubans de velours; pour bal, ils retombent parmi des cheveux à l'anglaise, et de chaque côté des bandeaux... — As-tu fini? — Oui. — Eh bien, j'ajouterai que ces fleurs sont charmantes en papier jaune, rose ou bleu, les petites raies du bas des pétales se feraient couleur marron.

Le n° 18 est la moitié du dos d'un manteau catalan, ce dos se taille double, en drap de 125 centimètres de large.

Le n° 19 est un des côtés du devant.

Le n° 20 est la pièce d'épaule qui fait partie du capuchon.

Le n° 21 est la moitié de l'autre partie de ce capuchon; elle se coud à la pièce d'épaule : étoile contre étoile; le rond barré contre le rond barré. Le pointillé au milieu duquel est un signe, indique que là, le capuchon se replie sur lui-même.

— Tu oublies, Jeanne, que nos nouvelles amies ne sauront pas relever ces patrons, tu devrais le leur apprendre. Nos anciennes amies sont assez polies pour te

le permettre. Voyons ! sois claire et surtout sois brève dans tes explications.

— Je vais essayer. Vous étendez sur une table un grand morceau de papier, vous prenez un mètre et un crayon. Le zéro indique toujours la longueur du patron. Vous placez votre mètre perpendiculairement sous le zéro du modèle n° 18 (je suppose), vous écrivez zéro sur votre papier. Vous tirez une ligne. Quand vous lisez un centimètre et demi sur votre mètre, vous l'écrivez; vous continuez la ligne; vous lisez 9 centimètres et demi, vous les écrivez; vous continuez la ligne; vous lisez 30 centimètres; vous continuez ainsi jusqu'au chiffre 87, qui est la hauteur de votre manteau. Pour la largeur, vous placez votre mètre horizontalement, devant le chiffre un centimètre et demi, vous tirez une ligne, quand vous lisez 7 centimètres sur votre mètre vous l'écrivez; vous redescendez votre mètre, vous le placez devant le chiffre 30, vous tirez une ligne; vous lisez 37 centimètres, vous les écrivez, et continuez ainsi jusqu'au bas; ensuite, avec votre crayon il ne vous est pas difficile d'échançer le haut du cou, puis, à partir du chiffre 7, vous arrondissez une ligne jusqu'au chiffre 23, et jusqu'au chiffre 37, alors vous creusez en mourant et vous remontez jusqu'à ce que vous ayez rejoint le chiffre 57; vous agissez de même par le bas. Vous coupez le papier sur toutes les lignes pleines, et votre patron est taillé, sans les remplis.

— C'est parfaitement ennuyeux, pauvre Jeanne, mais il le fallait. Voilà la description de la planche de la petite édition terminée; à la grande maintenant.

Le n° 22 est la moitié du dos d'un katzaweck qui se taille en velours noir.

Le n° 23 est l'un des côtés du devant. Le n° 24 est la manche droite. Cette manche, dont la couture doit être placée de manière à tomber dans la saignée, n'est cousue que jusqu'où finit la ganse; de là jusqu'au bas on la laisse retomber ou on la lace avec un velours noir.

Ce katzaweck se taille sur la ligne noire en y ajoutant les remplis. Il se garnit d'une ganse plate en soie noire, formant feston tout autour; cette ganse est cousue, d'un côté, par un point de soie noire, et de l'autre, par un point passé dans un tuyau de jais. Ce katzaweck se brode au métier; cette moitié de dos a, dans le bas, trois palmes, dont une m'a empêchée de mettre celle qui devait se trouver au côté du devant, sur la hanche; mais tu l'ajouteras facilement. Si la broderie des manches n'est pas semblable à celle du corsage, c'est que j'ai voulu t'indiquer que l'on employait des perles de jais, petites, plus grosses et des tuyaux; tu vois, qu'au bas de la taille et dans le haut, deux palmes doivent se regarder. Quand tu auras taillé sur ton patron de papier ce katzaweck, en grosse mousseline à 25 centimes le mètre, tu l'essayeras, afin que s'il fallait le rélargir ou le rétrécir, tu puisses rapprocher ou éloigner les palmes. — Tu as fini? — J'ai fini. — Et tu oublies de prévenir que ce vêtement n'est pas pour nous, mais pour les jeunes femmes et pour nos mères; tu oublies encore que parmi tes nouvelles amies quelques-unes ne connaissent pas le papier à décalquer.

— Tu as, comme toujours, parfaitement raison. Ce vêtement n'est donc pour nous, que sans la broderie; nous ne pouvons nous permettre que le galon et ses tuyaux de jais. Quant au papier à décalquer, il faut le choisir jaune, le placer sur le velours, du côté jaune, placer le dessin sur le papier, et, avec un crayon mine de plomb, très-dur, en suivre tous les contours, puis, dessin et papier à décalquer étant enlevés, il restera des palmes d'un blanc jaune.

Les n° 26, 27, 28 et 29 sont de jolis entre-deux pour poignets de bas de manches en broderie anglaise. En y ajoutant un feston, on peut en faire des garnitures pour bonnets, pantalons ou canisoles. On aura garniture et entre-deux du même dessin.

Les n° 25, 30, 31, 32, 33, 35, Co-

ralie, Maria, Sidonie, Thérèse, Héroïse, Alexandrine, se brodent au plumetis.

Le n° 34 est un dessin de voilette, pour broder en application de nansouk, sur tulle de Bruxelles, ou en reprises.

Le n° 36 est un dessin que l'on brode pour remplacer l'ourlet des serviettes, ou celui des draps d'enfant, du côté qui rabat sur le berceau.

— J'ai encore à te décrire une gravure de modes. L'une des jeunes dames a une jupe de popeline à carreaux écossais, rouge et vert ; le corsage détaché de la jupe, est une espèce de veste ; la manche a la forme mousquetaire, son gilet, en piqué blanc, est brodé. L'autre a une robe de soie marron ornée de cercles de rubans de velours marron plus foncé ; son gilet est aussi en piqué brodé ; le corsage, en étoffe pareille à la jupe, et fait comme celui de l'autre dame, est garni de velours ; ses manches sont taillées de même que celles du n° 24 de la planche I. La petite fille a, sur sa robe de velours bleu, un manteau castillan, taillé sur le patron de la même planche.

Nous avons de plus à te parler d'un chien en tapisserie coloriée, un terrier anglais, qui peut servir de pendant au King's-Charles que nous t'avons envoyé. Figure-toi Darling dans son printemps.

— Je ne te demanderai pas l'explication du rébus, puisque tu l'as mise sur la table des matières qui termine l'année du Journal... mais ne crois pas que tu vas te croiser les bras, non, mademoiselle. Vous allez, s'il vous plaît, m'aider à embellir notre modeste appartement. Mon père a quelques amis ce soir, et comme sa fortune ne lui permet pas de faire beaucoup de frais, il faut que ses invitations n'aient point une apparence de cérémonie, aussi notre concierge vient-il de partir avec des lettres écrites à la main. — Je suis tout à toi, dispose de mon zèle et du peu d'intelligence que le ciel m'a donné.... Je ne pourrai jamais assez te rendre ce que tu fais pour moi. » A ces mots nous nous le-

vâmes, renouvelâmes les petits rideaux, mîmes... Je trouve que ce temps de verbe plusieurs fois employé me rend parfaitement ridicule, j'en change... Nous avons mis des fleurs dans tous les vases, ôté les globes des pendules, enlevé les housses des chaises et des fauteuils, rangé livres, lettres et journaux, ouvert les portes à deux battants, fait le feu du salon, sorti les petites tasses pour le chocolat, les verres à punch, les tasses et les serviettes à thé, rempli les sucriers, taillé les sandwiches, puis le tout fut caché dans un cabinet, sur une table, en attendant la galette, la brioche et les savarins qui devaient arriver tout chauds à huit heures. Cinq heures sonnèrent à Notre-Dame de Lorette, on vint me chercher, et le soir j'accompagnai mon père et ma mère chez Florence. Ma toilette était fort simple : une robe de taffetas gris, un katzaweck pareil garni de passementerie grise plus foncée, un gilet de piqué blanc, orné de boutons dorés, et dans mes cheveux un nœud de velours noir, placé de chaque côté, orné aux deux bouts d'une frange en jais noir ; pour col, un entre-deux de tulle, surmonté d'une petite dentelle tuyautée ; pour manches, un bouillon de tulle, froncé à un entre-deux pareil et un manteau catalan en drap marron, dont j'avais rabattu le capuchon sur ma tête. Les amies de Florence firent un peu de musique ; puis on dressa les tables de jeu, et nous nous assîmes autour d'une table ronde. Nous étions dix demoiselles fort embarrassées de ce que nous allions devenir, lorsqu'une bonne maman vint se placer parmi nous, et nous proposa de jouer au roman. C'est un jeu de mon enfance, nous dit-elle. Prenez des plumes, de l'encre, une feuille de papier, coupez-la en long, de manière à en faire 10 morceaux ; en tête de l'un, écrivez : N° 1, *Mademoiselle*, sur l'autre, n° 2, *Monsieur*, n° 3, *cont*, n° 4, *rencontrent*, n° 5, *disent*, n° 6, *pensent*, n° 7, *exécutent*, n° 8, *chantent*, n° 9, *regrettent*, n° 10, *il en résulte*. Main-

tenant retournez ces papiers, brouillez-les comme on brouille des dominos, et prenez-en chacune un sur lequel vous ajouterez, après son titre, des mots qui feront une phrase. Nous prîmes chacune une feuille de papier, nous nous cachâmes pour écrire; puis, les feuilles retournées et mêlées, la bonne maman les plaça devant elle par ordre numérique et lut. « *Mademoiselle You-Kia-O-Li*, fille d'un mandarin décoré du troisième bouton, et *Monsieur* le vicomte Arthur de Bonneval, lieutenant au 6^e cuirassiers, vont bras dessus bras dessous assister à une tragédie de Racine, *rencontrent* un torrent qui dévastait tout sur son passage, *disent* que le bonheur est chez soi, au coin du feu, *pensent* que la vie est un chemin couvert d'épines dans lesquelles on s'embarlificotte les jambes, *exécutent* une danse de sauvages, avec accompagnement de tambour de basque; *chantent* les hauts faits des chevaliers de la Table-Ronde — *regrettent* les belles nuits d'été et les beaux

jours d'automne — *il en résulte* : un mariage célébré par monseigneur l'archevêque, dans la basilique de Notre-Dame de Paris.

Après la lecture de ce roman, dont les chapitres un peu décousus nous avaient beaucoup amusées, la bonne maman nous quitta. Florence la remercia en notre nom, et nous recommençâmes un autre roman. Tu comprends que l'on peut y ajouter une foule de titres, tels que : *désirent, craignent, courent, fuient*, etc., etc.

A présent, ma chère amie, je puis te souhaiter une bonne année, car ma lettre te parviendra avant le premier de l'an; reçois donc mes vœux pour ton bonheur et le bonheur des tiens. Cette année 1852, dont nous étions menacées comme devant être la fin du monde civilisé, sera, je l'espère, la fin des mauvaises passions et des folles pensées qui, depuis soixante ans, déchirent notre belle patrie.... que chacune de nous prie pour elle! Adieu!

J. J.

RÉBUS.



ER AAAAAAA PRENDRE PRENDRE

Paris.—Imprimerie de Mme V^e Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.